

Chemin de croix
Chemin de foi et d'espérance

Annie-Josiane Sessou

À Cherita Dohou et Fausta Agoli-Agbo, en souvenir de nos conversations vespérales de l'été

2015

À mes amis qui comme moi, célèbrent particulièrement cette année : Inès Adamon, Natacha Dessande, Karine Miyahouenou, Delphine Ouedraogo, Arnaud Adjaho, Koladé Okoudjou

À Adelle Simo Tchatchoua, pour la confiance qu'elle m'a spontanément témoignée

Enfin, à tous ceux qui traversent une épreuve particulièrement pénible

Et, à tous ceux qui pensent sincèrement Dieu ou rien !

Table des matières

Remerciements	4
Préface.....	5
Avant-propos	7
Prologue.....	9
Jésus, chemin de vie	13
Chemin de croix, chemin de guérison	20
Première station – Jésus est condamné à mort – L'éveil à la foi	21
Deuxième station – Jésus est chargé de la croix – Le choix de la vie	24
Troisième station – Jésus tombe pour la première fois – La preuve de la marche.....	26
Quatrième station – Jésus rencontre sa mère – La présence de Marie	28
Cinquième station – Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix – L'adhésion au salut.....	30
Sixième station – Véronique essuie le visage de Jésus – Une douce consolation.....	32
Septième station – Jésus tombe pour la deuxième fois – La paix dans l'épreuve	33
Huitième station – Jésus console les femmes de Jérusalem – L'amour des miens.....	35
Neuvième station – Jésus tombe pour la troisième fois – Le manque de force	37
Dixième station – Jésus est dépouillé de ses vêtements – La force de la grâce	39
Onzième station – Jésus est cloué sur la croix – Le précieux sang de Jésus	41
Douzième station – Jésus meurt sur la croix – L'abandon à Dieu	42
Treizième station – Jésus est déposé de la croix et remis à sa mère – Marie ma mère.....	44
Quatorzième station – Jésus est mis au tombeau – L'espérance envers et contre tout.....	45
Quinzième station – Jésus est ressuscité le troisième jour, comme il l'avait annoncé – Alléluia !.....	46
Épilogue	48

Remerciements

J'éprouve une sincère et profonde gratitude envers Luc Assogba, de **Les Éditions Publiques Africaines**. Il m'a accompagnée dans la révision du manuscrit. Je nous souhaite des collaborations encore plus grandes et fructueuses.

Je remercie également Véronique Durand Mendy (Bébé) pour sa relecture et ses commentaires très constructifs. Merci pour sa présence à mes côtés lors du lancement de *Transformée**. Elle est venue expressément de Paris pour me soutenir. J'ai puisé en elle encore plus de courage et d'abnégation. Merci Bébé !

Merci au Père Jean Clotaire Boco qui, malgré son agenda très chargé, a pu me consacrer du temps pour me relire et rédiger la préface. Je n'aurais pas publié ce livre si une autorité de ma confession religieuse ne l'avait pas approuvé. Je respecte bien trop l'Église à laquelle j'appartiens pour relater mon parcours spirituel, quoique personnel, sans la relecture d'un prêtre. L'abbé Clotaire en l'occurrence fait partie des disciples du Christ qui placent véritablement l'humanité au cœur de la chrétienté. Or, j'ai toujours pensé qu'il faut être un bon humain avant d'aspirer à devenir un bon chrétien.

À tous ceux qui ont contribué d'une certaine manière à la publication de cet ouvrage, je dis un sincère et profond merci. Que Dieu nous bénisse davantage !

Préface

Belle fille, jolie dame, joyeuse, ambitieuse, libre de pensée, amoureuse des voyages et des langues, munie d'un cheminement spirituel qu'on pouvait déjà qualifier de courageux et de valorisant, Annie-Josiane Sessou, titulaire d'une maîtrise en ingénierie des matériaux, aujourd'hui confrontée à une maladie orpheline qui la ronge de l'intérieur comme de l'extérieur et qui la rend presque méconnaissable physiquement, est maintenant celle qui nous invite à ne jamais démissionner devant la souffrance et la maladie. Faudrait-il que nous puissions même accueillir l'annonce de notre diagnostic de maladie comme le verdict de condamnation du Christ à la mort et ensuite de commencer par marcher avec lui à travers ce chemin de croix qui nous conduit, par de petits bonheurs à la gloire de la résurrection.

Cette méditation et cette réflexion d'Annie furent pour moi un véritable paradoxe qui suscita mon étonnement et ensuite mon admiration sans réserve. D'où lui viennent cette ténacité et cet attachement indéfectible au Christ alors qu'elle ne cohabite aujourd'hui qu'avec ce Jésus souffrant et portant sa croix ? Comment comprendre ce cheminement spirituel miraculeux dont la victoire n'est pas encore physique ?

- Sa foi en son Dieu et en son Église
- Son espérance en la résurrection déjà présente à travers ses « petites » victoires de chaque jour
- Son amour, à la vie, à la souffrance, à la mort, et à la gloire au Christ à Jamais vivant mais toujours souffrant pour nous

Et quoi d'autres encore.... en sont certainement les causes et les raisons. Ce livre est pour moi d'une grande fortune spirituelle, d'une richesse humaine incommensurable et d'un immense trésor de foi au cœur de la souffrance et de la maladie. Cette réflexion sur l'expérience de la souffrance est également une invitation à atteindre un idéal asymptotique dont la finalité serait l'obtention d'un état qui nous configurerait complètement au Christ arborant son chemin de croix. Et c'est possible à travers ce livre où vivre avec la maladie est comme cheminer avec le Christ sur vers Golgotha. Aussi, Annie nous fait-elle comprendre qu'au cœur de toute souffrance et de toute fragilité, nous rencontrons des Pilates, des Pharisiens, des soldats et des foules qui nous menacent. Mais nous trouvons également des Marie, des Simon de Cyrène, des Véronique dont les gestes et même le silence constituent pour nous des victoires apparemment insignifiantes mais certaines sur la maladie. Chaque moment dans la maladie est comparée à une station de chemin de croix. La méditation du chemin de croix est une invitation à une transformation où toute personne malade est invitée à identifier son étape au cœur du chemin de croix et à ne pas oublier les autres étapes comme celle de la résurrection. Et c'est très rassurant.

Pour moi, les raisons de cette transformation d'Annie sont certes de nature et de poids divers. Mais je ne peux qu'affirmer que l'élément capital de cette victoire, revient au Christ lui-même et à toutes ces personnes qui servent, soignent et encouragent les malades. Ce témoignage de jubilation et de victoire d'Annie réside aussi dans la découverte de son identification possible au Christ. En effet, Jésus n'a-t-il pas promis le paradis à ceux qui l'ont visité durant sa maladie ? Annie, comme chaque personne handicapée par la maladie, s'associe au Christ lorsque nous la visitons et l'entourons de notre affection. Ainsi le mérite revient également à quiconque visite une personne malade tout en l'identifiant au Christ.

La réflexion d'Annie me permet aussi de me rapprocher et de comprendre la foi de l'apôtre Thomas. Ce dernier en effet n'a pas voulu reconnaître le Christ ressuscité à travers des miracles physiques mais

plutôt à travers la présence de ses marques de souffrances pour lui. Rappelons-nous qu'à la vue de Jésus portant encore ses marques de souffrance pour l'humanité, St Thomas poussa un cri d'affection et d'amour pur, sincère, profond et immense : « Mon Seigneur et Mon Dieu ». On ne peut donc pas aimer le Christ sans adorer ses souffrances encore présentes et actives pour nous. Personnellement j'ai encore aimé et encore plus tendrement le Christ, Mon Papa, en voyant ses souffrances. Car, ces marques demeurent le signe palpable de son sacrifice incommensurable et sans réserve pour moi.

C'est de là que vient l'amour d'Annie pour son Dieu, son Papa et Seigneur Jésus qui, vivant à jamais continue de porter les marques vivantes de son amour pour l'humanité. Annie propose de revoir et d'ancrer nos processus de recherche au sens de la souffrance dans la joie d'être identifié au Christ même cœur d'un monde qui dénie et rejette toute douleur et tout handicap. Nos églises et nos dirigeants à divers niveaux ont certes tenté d'offrir des trouvailles à cette recherche de sens. Mais de façon plus concrète, aujourd'hui, à travers ce livre, Annie, plutôt que de nous l'imposer, nous propose une autre forme de recherche de sens et ce, de façon pédagogique mais surtout sensuelle et remplie d'affection filiale. Cependant on a l'impression que pour Annie, ces souffrances portées par celui qui s'identifie au Christ sont comme le dit Alexandre Dumas : « des blessures morales qui ont cela de particulier qu'elles se cachent, mais ne se referment pas; toujours douloureuses, toujours prêtes à saigner quand on les touche, elles restent vives et béantes dans le cœur ». C'est aussi cela, la fragilité humaine assumée par le Christ sous le poids de la Croix. La guérison complète est dans l'acceptation de cette maladie en union avec le Christ. Aimer le Christ au cœur de sa souffrance sur un processus de chemin de croix sera le fil de lecture de ce deuxième livre d'Annie. J'invite tout lecteur à le méditer non pas comme un roman mais plutôt comme un poème du mystère douloureux au cœur de l'Amour Pur et Vrai. Certes, nous ne devons jamais rechercher la souffrance, mais prendre de façon sereine nos croix et suivre le Christ. Il n'y a jamais de rose sans épine. Nos fragilités, nos victoires ou nos douleurs peuvent correspondre à une station précise du chemin de croix.

Enfin, nous savons tous qu'en face de la souffrance, « nos temps » peuvent paraître trop courts, trop longs et surtout incertains. Parler tout le temps, se répéter sans cesse, ou garder le silence est parfois une des solutions alternatives ou complémentaires. Ce dilemme, cette dualité ou cette réalité purement humaine apparaît ici clairement dans les propos d'Annie, parfois trop familiers et souvent très sérieux. Bonne lecture.... !

Merci Annie pour ce beau témoignage.... Une question demeure tout de même en moi comme en tes lecteurs : « À quand le prochain livre ? » À la Grâce de Dieu n'est-ce pas ? Oui, d'accord, mais pour le moment chantons ensemble : « Je le loue avec ma voix (bis), s'il me manque la voix.... Et s'il me manque l'âme c'est que je le loue là-haut ».

Abbé Jean Clotaire BOCO, Ph D.

Professeur de Communication et Intervenant en Soins Spirituels

Avant-propos

En tant que disciple du Christ, je dois admettre que l'accueillir dans ma vie et le reconnaître comme mon sauveur, revient à m'identifier à lui. Le Christ est Dieu mon créateur, c'est donc tout à fait normal qu'il soit moi et que je sois lui. Pourtant, cette dimension ne me fut pas toujours aisée à saisir, encore moins à accepter. D'une part, Dieu étant au-dessus de toute chose, je n'avais pas le toupet de m'identifier à lui. Je n'avais aucune intention de lui disputer sa toute-puissance, encore moins sa sainteté. Ne voulant certainement pas trimer dans l'exercice d'accès à une pareille vertu, il était hors de question que je veuille lui ressembler. Et ce, bien qu'en tant que chrétienne, j'aie reçu comme tous mes coreligionnaires un appel universel à la sainteté. «Soyez saint comme votre Père Céleste est Saint», Matthieu 5:48. Mais d'autre part, et non la moindre, je ne voulais surtout pas m'identifier au Christ en raison de sa passion. Pourtant, le Christ m'y invite justement : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive», Matthieu 16:24

Je voulais bien suivre le Christ, mais il m'effrayait. Personne n'a jamais vu Dieu, alors que le Christ, si ! Il a été vu, touché, palpé. Et puis il a souffert. Le Christ a existé ! M'identifier à lui revenait donc à souffrir comme lui. Or, je n'ai jamais éprouvé pareille velléité. Que le Christ soit mon guide, oui ! Mais de là à vouloir lui ressembler en tout point, je n'y étais absolument pas résolue !

Pourtant, plus tard, au cœur de la maladie, en plein tourment aussi bien physique que moral, lorsque je me mis à méditer sa passion, je réalisai que j'y gagnais bien plus qu'une consolation. En effet, j'obtins endurance, paix, confiance, espérance mais également délivrance. Ce fut énorme et cela le demeure ! Je réalisai dès lors que Jésus est vraiment intéressant. Pour moi, croire en lui est le meilleur investissement de ma vie. Je ne serai jamais perdante ! Alléluia !

Dans ce contexte, je compris rapidement qu'en me rapprochant de Jésus souffrant, la maladie se révélerait moins pénible à vivre et ma foi serait renforcée. Désir qui a toujours été le mien, bien avant même que je ne devienne malade. Or, ce n'est pas toujours évident de cultiver la foi en Dieu. C'est tout un défi que celui de vouloir la conserver, la nourrir et la faire grandir envers et contre tout. C'est cependant une décision que j'ai prise en toute conscience. J'ai décidé de garder la foi pour avancer. Ce désir m'est dicté par celui de la vie. Cette vie là-même que le Christ est venu nous donner en abondance, Jean 10:10.

Ma soif de vie ne peut s'éteindre que dans la foi. Alors, je fais désormais tout dans la foi. Même quand je pleure, ma foi ne me quitte pas. Et quand bien même mes cris et larmes tentent d'étouffer les octaves de mon espérance, je demeure ferme dans ma confiance en Dieu. Mes sanglots ne sont que l'expression de mon ras-le-bol face aux souffrances qui perdurent, qui se jouent des habituels calmants et qui par leur persistance me font vivre un véritable calvaire. Je ne pleure pas parce que je doute. Je ne me demande pas si je vais guérir. Je pleure parce que je n'en peux plus d'attendre. Je pleure en me demandant ce que Dieu fabrique. Pourquoi tarde-t-il à se manifester de façon plus puissante? Parce que je ne nie pas qu'il se manifeste. Je vis sa présence au quotidien. Je sais bien que sa grâce m'accompagne, mais j'en veux plus, encore et encore, davantage, toujours davantage. Et surtout je veux qu'il se dépêche. « Seigneur, hâte-toi de me secourir! » C'est lui qui peut couronner mes efforts pour que ceux-ci ne soient pas vains. Alors, je me mets à la recherche de Dieu, non en termes d'existence mais plutôt de fonctionnement. Je veux comprendre comment il agit et ce que je dois faire pour justement

déclencher son action. Et il n'y a que ma marche avec Jésus qui me le permette, lui qui est le chemin, la vérité et la vie.

Au cours de mon cheminement avec Jésus, certains épisodes et paroles bibliques m'effleurent, me touchent ou même me transportent. Je ne dirai pas que je les comprends enfin. Non, il me semble que la parole de Dieu est bien trop complexe pour qu'à mon niveau je puisse prétendre la saisir dans son entièreté. Je dirais plutôt que certains passages, comme des objets malléables, réussissent enfin à se frayer un chemin dans les méandres de mes neurones ou dans le dédale de mon cœur, devrais-je dire. Je leur trouve alors un sens qui m'apaise et m'offre une continuité encore plus sereine sur mon chemin de foi. Ceci n'est donc pas une catéchèse, encore moins un traité de théologie. Ce n'est que mon inspiration au cœur de mon cheminement dans l'épreuve de la maladie, mon tâtonnement dans le labyrinthe de la foi, la façon dont je joue à "Dieu que fais-tu?", un peu comme dans mon enfance je jouais à "Jacques où es-tu?". Je reste persuadée qu'en d'autres circonstances, ces mêmes paroles et passages bibliques m'auraient inspiré tout autre chose. Je n'ai absolument pas la prétention d'enseigner une nouvelle façon de prier. Je suis moi-même profondément convaincue que la prière est un rendez-vous personnel et intime avec Dieu, un cœur à cœur entre un enfant et son père, une confiance entre amis, un échange langoureux entre deux amants, mais parfois aussi une violente dispute entre eux. Ici, je veux juste partager un des moments que je passe avec mon Seigneur et mon Dieu.

Prologue

Tout ce que vous demanderez avec foi par la prière, vous le recevrez.

Matthieu 21:22

L'histoire de ce livre est indissociable de celle de *Transformée*¹, (1^{Paru aux Éditions La Plume d'Or, Juin 2018}) le premier bouquin que j'ai écrit pour communier à la douleur de celles et ceux qui, comme moi, vivent l'épreuve de la maladie. À la genèse, il s'agissait d'un seul et même livre. Mais, dans mon désir de témoigner sans rien omettre de ce qui a contribué à me faire garder l'espérance dans l'épreuve, mon récit s'est alourdi, se transformant très vite en un méli-mélo d'émotions et de réflexions qui en altéraient la compréhension. C'est alors que j'ai décidé d'écrire un deuxième livre pour raconter mon cheminement spirituel. Le voici donc. Mais avant cela, laissez-moi vous conter son histoire.

Alors que je préparais activement la sortie de *Transformée* par la rédaction d'articles de promotion, l'organisation du lancement et la gestion de mes émotions, l'engouement des lecteurs de ma page Facebook² (2 <https://www.facebook.com/anniejosianesessou/>) me galvanisait. J'y puisais une force herculéenne et une énergie incroyable. Je débordais d'idées et de joie.

Mais cette joie qui m'était si généreusement offerte a rapidement fait naître en moi un sentiment de culpabilité vis-à-vis de mes lecteurs. En effet, beaucoup d'entre eux vivant au Bénin, je réalisais qu'il leur serait difficile d'obtenir le livre à un coût raisonnable autrement qu'en version numérique. Étant moi-même une conservatrice assumée, je ne parvenais pas à me résoudre à cette option et à savourer ma joie de façon complète. Ce sentiment de culpabilité me ralentissait dans mon élan. De plus, je ne concevais pas que mon livre ne puisse raisonnablement être disponible dans le giron de la communauté dont je me réclame, la francophonie. L'infériorité numérique des francophones est encore plus alarmante sans la part africaine. L'Afrique étant le cœur de la francophonie, sans elle, le français ne serait que très peu parlé dans le monde. Or, le français, c'est ma langue et mon avenir. Je devais faire quelque chose ! À mon échelle, il me fallait remplir mon contrat d'initiative citoyenne pour la sauvegarde et la valorisation de ma langue. J'en ai passé des nuits blanches.

Puis, un matin, je me suis réveillée avec la ferme décision de réparer ce tort, en écrivant un livre qui serait édité au Bénin. L'avantage d'appartenir à plusieurs communautés à la fois ! Ainsi, de cette terre de l'Afrique dont je suis également issue, je pourrais mieux prétendre rejoindre les autres francophones du continent.

Avant cette décision, sans en avoir défini la date de parution, je me disais que ce livre serait le deuxième à être publié. Par moments, il m'est arrivé de nourrir le désir secret de le faire éditer avant la fin de l'année. Mais je travaillais également sur un autre manuscrit dont j'avais même eu l'outrecuidance de parler à mon editrice. Diane, ma sœur, n'était pas d'accord que je coure autant de lièvres à la fois. Si, justement ! Pourquoi ne pourrais-je pas le faire ? La faiblesse de mon corps me prive de course ou toute autre activité physique intense. Mon esprit prendrait donc sa revanche et slalomerait entre plusieurs manuscrits. Je souriais en pensant à tous les voyages que je pouvais encore effectuer avec les mots. Expéditions romanesques, randonnées fantaisistes, balades poétiques, excursions lyriques pour mon tour du monde chimérique. Je n'allais pas me priver ! Dans cette orgie d'idées, je me suis souvenue que

je fête mes quarante ans cette année. J'ai donc décidé de m'offrir une extravagance, une croisière littéraire en quelque sorte.

Nous étions en avril. Je fête en septembre. Tout le mois. Cela a toujours été ainsi. Le premier septembre donc, mon livre devrait être en rayon. C'était un défi de taille. Mais les récents événements de ma vie ont décuplé ma foi en Dieu. Je sais désormais qu'il m'accompagne dans tous mes projets, petits ou grands, raisonnables ou fous, utiles ou capricieux. Je lui ai alors dit ceci :

« Abba, père, baba, daddy, papa tché ¹ (1 mon père en fon).

Hum, tu me vois venir hein, puisque tu me connais. Avant que je ne pense, tu sais déjà ce que je vais dire. Je pourrais donc me taire, tu me sondes déjà. Mais puisque je crois que le verbe se fait chair, je vais t'exposer mes desiderata.

Bon voilà, comme d'habitude, pas de cache-cache, jouons franc jeu. Je veux publier ce livre pour mes 40 ans. Okay, pour ta gloire, la réparation de mon tort envers les francophones africains et, je dois aussi l'avouer, pour ma satisfaction personnelle. Disons que c'est un des éléments de ma liste de cadeaux (sourire). Tu sais très bien que si je jouissais d'une santé adéquate, j'aurais fait une folie, comme organiser une grande fête avec un code vestimentaire imposé, aller à Las Vegas avec mon groupe de filles, visiter le Brésil ou l'Australie, etc. Tu sais bien que, quand il s'agit de m'amuser, je déborde d'imagination. Mais là, je veux m'amuser de façon raisonnable, c'est-à-dire avec mes ressources physiques actuelles. Je pourrais alors sagement aller en terre sainte avec Cherita, mais tu sais très bien que je n'en ai pas encore la capacité financière. Et tu sais aussi que la seule chose que je suis présentement capable d'accomplir sans me retrouver à l'hôpital, c'est de lire et d'écrire en restant au chaud dans mon lit. Alors, accorde-moi la grâce de finir ce bouquin et de le publier en septembre prochain. C'est important pour moi. S'il te plaît mon papounet. »

Je joignais alors mes deux mains, du mieux que je pouvais, afin qu'il comprenne que malgré la légèreté de mon ton, je le suppliais tout de même.

«J'ai déjà un éditeur au Bénin, donc ce sera aisé de réaliser ce projet. Il me faut juste de la force pour continuer ce manuscrit sans m'épuiser. Je suis revenue un peu trop tôt de mon escapade aux Antilles et j'ai déjà les doigts boursoufflés et douloureux. Je me cache de docteur B. car je ne veux pas me faire hospitaliser. Tu sais bien que la température des chambres d'hôpital ne me convient pas, je ne pourrais pas sortir mes doigts pour saisir mes textes sans risquer de nouveaux ulcères. Alors, fais quelque chose et guéris ces plaies qui m'empêchent d'écrire convenablement. J'ai également mon coude gauche qui fait des siennes. Je dois le reposer souvent. Je ne t'apprends rien. Mais, malgré tout ça, j'ai la volonté de réaliser ce projet. Bébé a d'ores et déjà accepté d'être ma relectrice. Alors, il ne reste que toi pour que ce livre voie le jour le premier septembre. S'il te plaît, Papa, please, por favor, kinklin (s'il te plaît en fon), sabari san (s'il te plaît en dioula), tó djó (s'il te plaît en mina) !

Et puis ce chiffre 40, Papa, tu en connais mieux que moi la signification dans ta parole. 40 comme le nombre d'années que ton peuple a mis à traverser le désert. 40 jours de déluge pour Noé et les habitants de son arche. Ton fils, le Christ, a passé 40 jours dans le désert. Pour marcher à sa suite, nous les chrétiens vivons 40 jours de carême chaque année.

Et puis, après 40, tu récompenses toujours ! Pour ton peuple, ce fut la délivrance, il rejoignit Canaan, la terre promise. Aux habitants de l'arche de Noé, tu envoyas l'arc-en-ciel. Après les 40 jours de jeûne et de

prière, Jésus entre dans ton temple et dit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi » (Luc 4 :18). Nous fêtons Pâques après 40 jours de carême. Ce chiffre est présent dans beaucoup d'autres contextes dans ta parole, mais je m'en tiens à ceux que je viens de citer.

Papa, 40 c'est le chiffre que tu aimes utiliser pour façonner le cœur de l'homme et en faire ton disciple, le préparer à accomplir sa mission, à prospérer, à l'élever, à entrer dans sa destinée. Je pense qu'au cours de mes 40 années de vie, j'ai vécu plusieurs expériences qui me permettent de mieux saisir la mission qui est la mienne. Parce que je sais que tu rends capables ceux que tu choisis, je me sens donc prête à entrer dans ma destinée.

Papa, comme Jésus dans le temple, fais-moi dérouler ce livre pour mes 40 ans. Accorde-moi cette énième grâce. Bisous Papa de mon cœur.

Ta fille, toujours égale à elle-même. »

L'amour réchauffe le cœur, mais toi tu tiens l'être debout. La foi déplace des montagnes, mais c'est toi qui exerces mes bras à cet exploit. Tu m'habites et je te tiens. Telle une flamme en moi, tu brilles, vacilles, crépites mais jamais ne t'éteins.

Je t'attise de tout : amour, foi, raison et même déraison. Ô flamme ardente, feu crépitant, étincelle vacillante ! Tu passes d'un état à l'autre selon mes humeurs, mes faiblesses et mes forces. Mais, peu important les vents contraires soufflant avec rage, je m'accroche à toi comme une forcenée. Parfois je te caresse avec sagesse, et tu veux souvent te faufiler pour m'échapper. Mais jamais, m'entends-tu, jamais je ne te laisserai me fuir ! Car tu m'es vitale, or je tiens à la vie ! Je t'aime avec rage. Je t'aime avec douceur. J'ai décidé de t'aimer pour la vie et de vivre avec toi pour toujours. Ô espérance, fruit de ma foi, don de Dieu. Dans mon cœur à jamais tu seras !

Jésus, chemin de vie

Si Dieu est juste une fiction que l'homme invente pour l'homme, c'est une fiction utile.

Éric-Emmanuel Schmitt

Je crois !

On me demande souvent mon secret pour nourrir mon espérance et y demeurer fermement. Je n'en ai pas. Ce sur quoi je m'appuie est donné à tout le monde. L'amour et la foi. Sans préférence d'ordre. Pour moi, l'un ne va pas sans l'autre. Chaque jour m'en convainc davantage. Une foi que nourrit l'amour. Un amour qui vit par la foi. Synergie des sentiments, concerto de valeurs profondes.

Dans *Transformée*, j'ai tenté de partager mes états d'âme face à l'épreuve de la maladie ainsi que le réconfort que m'apporte l'amour des personnes qui m'entourent. Cet amour est partout. Je me suis sentie aimée et j'ai essayé de le retranscrire. J'espère être parvenue à rendre mon témoignage de gratitude envers les personnes, la vie et Dieu. Justement, parlant de Dieu, ce qui m'habite est bien plus que de la reconnaissance. Car, bien avant ce sentiment de profonde gratitude envers lui, j'ai d'abord confiance en lui et j'espère en lui. Je me nourris de lui. Mais encore, avant la confiance et l'espérance, je crois en Dieu. Je pense sincèrement qu'en chacun de nous réside la foi en Dieu, peu importe le nom qu'on lui donne. Certains parlent de la foi en soi. Je partage cet avis même si, en ce qui me concerne, j'ai arrêté de vouloir discerner ma part de celle qui relève de Dieu. Je sais que la foi qui m'anime est bien trop vive et forte pour qu'elle ne prenne racine qu'en moi, si faible et fragile. Sa substance me convainc qu'elle trouve sa source ailleurs, quelque part de plus grand, plus pur et plus lumineux qu'en mon esprit ou en mon âme. Mes espoirs sont bien trop immenses pour que je puisse les porter toute seule sans finir par couler avec le temps. Je crois en moi et je crois en Dieu. Ou plutôt, je crois en Dieu donc je crois en moi.

Mais je dois avouer que je me pose souvent la question de la dialectique de la foi. Au risque d'en choquer plus d'un, croire en Dieu sans croire en soi, c'est du gâchis ! On est certainement un croyant qui ira peut-être au paradis, mais qui aura d'abord vécu un enfer ici-bas.

Oui, car résolument, je crois en moi. Je crois en la pertinence de ma présence sur terre. Je crois que toutes les ressources indispensables à mon plein accomplissement sont à ma disposition. Je crois qu'avec la miséricorde de Dieu le Père, la présence de Dieu le Fils et la lumière de Dieu l'Esprit Saint, je peux reconnaître ces ressources et les utiliser à bon escient. Je crois en moi parce que je crois en Dieu. La foi que j'ai en moi est indissociable de celle que j'ai en Dieu. C'est parce que je le sais présent dans ma vie que j'ai le courage de croire en moi et de me faire confiance. Par ailleurs, je ne suis point intéressée par l'idée de croire en moi sans croire en Dieu. Peut-être est-ce possible de vivre sans lui. En ce qui me concerne, je ne peux vivre sans lui, je ne le veux d'ailleurs pas. Car, je connais mes limites. Et elles sont très vite atteintes. Je tomberais donc dans le vide si je ne m'accrochais pas à Dieu, lui la source vive. Alors, pour rien au monde, je ne me détournerai de celui qui m'élève et peut me faire réaliser l'impossible : Dieu, à jamais !

Dieu le Père

Dès le commencement, Dieu connaissait mon chemin. Il ne s'est pas pressé. Il m'a attendue ou plutôt il m'a accompagnée. Chrétiens ou pas, nous avons tous des épreuves à traverser. Je prends la liberté de les appeler chemin de croix. Il peut être différent pour chacun, plus ou moins pénible, court ou long, mais il existe. Les épreuves varient d'un individu à un autre, mais tout le monde en traverse. La maladie est incontestablement la plus grande épreuve de ma vie, certes par la souffrance engendrée, son intensité, sa durée ou son impact sur mon quotidien. Ses conséquences sur mon corps et sur mon esprit. Mais si je la considère comme la plus grande de toutes les épreuves que j'ai vécues, c'est surtout en raison de la profonde transformation qu'elle a opérée en moi. La maladie m'a transformée, à l'extérieur et de l'intérieur. Elle continue d'ailleurs son œuvre en moi. Cette métamorphose s'opère de plusieurs façons, tantôt progressivement, tantôt violemment. Elle me fait emprunter plusieurs chemins semés d'embûches mais également de miroirs qui me renvoient des images. Images de moi avant et pendant l'épreuve. Images de ce qui m'entoure, images de ce qui est en moi. Facettes insoupçonnées de la vie.

La maladie m'a bouleversée au point où j'ai dû réviser mes certitudes. Elle a effondré mon monde. Mais, ne voulant pas vivre dans un champ de ruines, j'ai décidé de le reconstruire. Réduite à zéro, j'ai dû naître à nouveau pour m'adapter. Renaissance imposée, difficile, pénible, douloureuse mais renaissance salvatrice.

Car, un peu comme le prisonnier du mythe de la caverne de Platon, le philosophe grec, contre mon gré, j'ai été éjectée de ma réalité et cruellement exposée à la maladie, comme l'autre au soleil. Dans un cas comme dans l'autre, il a fallu s'acclimater au risque de se laisser aveugler par le soleil, ou mourir de douleurs et de chagrin. L'instinct de survie ayant pris le dessus, j'ai décidé de m'habituer à mes nouvelles conditions de vie. C'était pénible et invivable. J'avais une volonté d'acier mais une incapacité déconcertante. Il y a, certes, du pouvoir dans la volonté mais il ne réside pas toujours là où on le présume. Parfois, il faut creuser très profondément pour le trouver. Il faut creuser au risque de s'abîmer, mais il faut le faire. Si on veut vraiment. Et moi, je voulais vivre. Alors, j'ai creusé. J'ai creusé de toutes mes forces et avec toutes mes tripes. Avec rage, colère, dépit, mais toujours dans l'espérance. À mesure que je creusais pour trouver ce fameux pouvoir, je découvrais qu'il ne dépendait pas uniquement de moi mais était plutôt rattaché à quelqu'un que je croyais connaître, servir et adorer, quelqu'un dont je ne réalisais pas vraiment le lien qui m'unit réellement à lui. Dieu !

Je crois en Dieu et il ne saurait en être autrement. Dieu se révèle à moi de façon si particulière, avec une acuité si déconcertante que ce n'est absolument pas possible pour moi de nier son existence. Ce serait renier la mienne. Si Dieu n'existe pas, alors je n'existe pas non plus.

Dieu fait homme

Je souffre de la sclérodermie qui est une maladie auto-immune, dégénérative et invalidante. Elle se caractérise par une trop grande production de collagène et une atteinte des petits vaisseaux sanguins, qui provoquent une cicatrisation excessive des tissus au sein des organes. On distingue deux formes principales de la maladie : celle limitée et celle diffuse. Au Québec, environ quatre personnes sur dix mille en sont atteintes. Pour une raison qu'on ignore, les femmes sont beaucoup plus touchées que les hommes. L'une des manifestations les plus fréquentes de la maladie, et la plus douloureuse dans mon

cas, est le syndrome de Raynaud. Au contact du froid, une réduction brutale du calibre des artères provoque une vasoconstriction excessive. Le sang ne circulant plus dans les extrémités, celles-ci deviennent soudainement froides et parfois insensibles ou engourdis. Ce sont les doigts et les orteils qui sont généralement touchés. Il arrive cependant que le bout du nez soit également affecté. Bien que sous médication pour une meilleure vasodilatation, je recherche continuellement des gants plus chauds et plus confortables. Le défi consiste à trouver des gants chauds dont le port n'entrave pas l'usage des doigts, même si dans certains cas l'atteinte peut être si importante qu'elle ne permet plus de se servir correctement de ses doigts. C'est mon cas. La sévérité du syndrome de Raynaud dont je souffre provoque souvent une obstruction complète des petits vaisseaux. Cela occasionne alors des ulcères digitaux extrêmement douloureux. Ceux-ci m'obligent à garder les doigts et les mains dans des positions précises afin de ne rien effleurer ni toucher par inadvertance. Tant qu'un doigt est ulcéré, je ne peux résolument l'utiliser. L'ulcère pouvant mettre des mois, jusqu'à quatre, avant de guérir, je me retrouve donc avec des mains complètement déformées, avec des doigts dont la forme rappelle grandement les pinces de crabe. L'hiver rime avec calvaire. Mais cela ne signifie pas que je n'éprouve pas de symptômes durant l'été. Je suis extrêmement sensible à la moindre variation de température. Tout vent frais m'incommoder. Je ne supporte que très peu l'air conditionné et dois éviter les rayons frais des magasins.

Un jour où des ulcères digitaux se montraient encore impitoyables envers moi malgré la prise de narcotiques, j'ai à nouveau imploré Dieu de me venir en aide. Pensant n'avoir obtenu gain de cause, je ne savais plus comment m'adresser à lui. Je me suis mise à délirer et j'ai pensé : « Qu'est-ce que Dieu comprend à ce que je lui dis, lui que personne n'a jamais vu, lui qui n'est jamais descendu sur terre ? ». Et, tandis que je déniais à Dieu toute expérience humaine, l'image de Jésus s'est imposée à moi. J'ai aussitôt eu honte d'avoir occulté la présence de Dieu sur terre en Jésus. Bien sûr que Dieu comprend ce que je lui dis, bien sûr qu'il est déjà venu sur terre ! Dieu s'est fait homme en Jésus et il a habité parmi nous. J'ai alors compris que j'avais besoin de m'adresser à Jésus, Dieu fait homme. Cette phrase du credo de Nicée-Constantinople a eu une résonance particulière en moi : « Il s'est fait homme ». Par Jésus, Dieu s'est rapproché de moi. Dieu s'est fait homme. Je découvrais le sens profond de cette phrase. C'est un mystère que je n'avais jamais pris la peine de méditer. Dieu s'est fait homme en Jésus. Il est donc là. Je peux vivre de sa présence. C'était l'expérience de toute une révélation pour moi que de réaliser ce que cela veut dire. Pendant quelques jours, ma seule communion avec lui a consisté à répéter sans cesse : « Dieu s'est fait homme ». Accueillir cette vérité m'a profondément apaisée.

Dieu le fils

Quand bien même me venait souvent à l'esprit l'image de Jésus sur la croix, lorsque je souffrais, méditer la passion du Christ n'était pas de mon initiative personnelle. C'est un prêtre qui me l'a suggéré. Au début, je trouvais l'idée absurde. Je ne voulais pas déranger Jésus dans sa souffrance, de peur de devoir souffrir à mon tour. Je n'aimais pas du tout l'idée du Christ souffrant. Par le passé, je fêtais Pâques sans avoir consenti à vivre la passion. Jésus, je voulais bien m'en inspirer et le suivre, mais pas dans sa passion. Je voulais confiner Jésus dans son rôle de faiseur de miracles. J'aimais donc Jésus aux noces de Cana, changeant l'eau en vin ; sur la montagne, multipliant le pain et les poissons ; ou encore à Béthanie en train de ressusciter Lazare. Je l'aimais chaque fois qu'il guérissait et délivrait. Je l'aimais quand il disait qu'il est venu pour que nous ayons la vie en abondance ou encore quand il nous exhortait à demander afin d'être exaucés. Je l'aimais chaque fois qu'il nous promettait le Saint-Esprit, l'Esprit aux sept dons. Je

rêvais de sagesse, intelligence, science et force. Bon, j'acceptais aussi le conseil, la piété et la crainte de Dieu, étant donné que le tout vient ensemble. En somme, les dons du Paraclet.

Dans ma naïveté spirituelle, je n'avais pas compris que si je désirais réellement marcher avec Jésus je devais l'aimer en tout temps, embrasser son parcours complet et non juste sélectionner les histoires qui m'arrangeaient. Mais au fond toutes les histoires de Jésus m'arrangent. C'est juste que je ne le sus pas plus tôt !

Je venais de prendre conscience que, jusque-là, je m'étais beaucoup concentrée sur les "grands événements" (les mystères glorieux et lumineux) de la vie de Jésus, ses miracles, ses enseignements. Néanmoins, même si tout cela contribuait à mon cheminement spirituel, je devais méditer sur tout, absolument tout ce qui concerne Jésus, y compris les mystères joyeux et surtout douloureux dans mon cas. Je devais me pencher sur sa venue dans notre monde, c'est là que tout commence. Je réalisais subitement que Jésus était venu au monde, certes, pour accomplir sa mission, mais sa naissance méritait aussi méditation. Elle n'était pas qu'une étape pour lui permettre d'accomplir sa destinée, elle était bien plus que cela, elle était le commencement, la clé. Elle portait un message, une révélation. Il n'y a rien dans la vie de Jésus qui ait été juste une formalité, une étape, une démarche. Tandis que je m'émerveillais ainsi en pensant à la naissance de Jésus, le mot « incarnation » prenait tout son sens dans mon esprit. Jésus n'est pas juste né comme le commun des mortels, Dieu s'est incarné en l'homme. C'est un miracle que celui de l'incarnation. C'est un prodige, un cadeau fait à l'homme, c'est le don de Dieu. Avant de se donner sur la croix, Jésus s'est d'abord offert par son incarnation. Par elle, il se donne à l'humanité bien avant son sacrifice sur la croix.

Jésus est mon ami

« Il s'est fait homme. » Vérité du credo que je vivais désormais. Il est devenu comme moi, il s'est mis à mon niveau, à mes côtés. Il me comprend donc. D'instinct, je me suis sentie proche de Jésus et je l'ai aimé aussitôt. Non que je ne l'aimais pas avant. Mais là, j'ai pris conscience de son immense amour pour moi et, en retour, j'ai décidé de l'aimer davantage. D'ailleurs, je ne sais pas si j'aimais vraiment Jésus avant cela. Je l'aimais probablement par intérêt, je le suivais, je l'adulais, j'aimais quand il faisait des miracles. Je l'aimais en tant que Dieu. Mais à présent que je l'accueille dans son humanité, je n'ai plus besoin de lever les yeux pour le voir. Il est là à côté, il est tout près de moi. Il est moi. J'ai ressenti que je pouvais lui parler en toute intimité et qu'il me comprendrait. Non, pas que je reniais ainsi le Père, mais je comprenais que Jésus était mon meilleur allié pour rejoindre Dieu. J'ai senti Jésus davantage présent, je l'ai senti encore plus proche. Jésus était désormais mon compagnon d'armes. J'ai aussitôt eu un profond sentiment de reconnaissance envers lui, certes pour s'être sacrifié sur la croix mais avant ça, pour être venu sur terre. Il n'y a pas que le salut en Jésus. Il y a la vie. Jésus, Dieu fait homme, vit avec moi, chemine avec moi, me guide. Jésus est la vie. Je vis la mienne avec lui. Le salut est en bout de ligne. Mais en attendant, je vis ma vie avec Jésus. Sans Jésus, ma vie serait tout autre, sans lui, je ne la supporterais pas. J'aime désormais Jésus davantage dans son humanité.

Merci Jésus d'être présent dans ma vie. Je ne veux rien savoir de ce qu'aurait été ma vie sans toi. Jésus, tu me suffis.

J'aime Jésus

Jésus ne s'impose pas à nous. On peut choisir un seul des multiples aspects de Jésus et décider de s'y accrocher. Les autres aspects suivront d'eux-mêmes. Il ne faut surtout pas s'en faire. Il ne faut pas s'embarrasser de vouloir tout comprendre dès le début. D'ailleurs, moi je ne me suis pas tourmentée à chercher à tout saisir de lui. J'ai pris un pan qui m'arrangeait et je m'y suis accrochée. Ensuite, il s'est révélé à moi. Je devrais plutôt dire qu'il se révèle à moi car il continue de le faire, constamment, chaque jour davantage. Je me réjouis de ce que j'ai découvert et de tout ce qu'il reste encore. Je sautille de joie et d'excitation parfois en me demandant quelle facette de lui il va bientôt me révéler. Car sa révélation dépasse toujours mon imagination. C'est toujours une surprise, et elle est agréable ! Mes frères ivoiriens diraient : Jésus est doux ! Pas dans le sens qui fait penser à la tendresse, même si mon Jésus est également tendre, mais plutôt à la finesse d'une saveur, à la succulence. Voilà, je pourrais dire : Jésus est succulent ! Et il embrase tous les sens !

Mon cœur est en fête chaque fois que Jésus me révèle un aspect de lui. J'en suis d'autant plus contente que cela arrive toujours au moment où je m'y attends le moins. C'est donc toujours un cadeau, un don, une grâce.

Je pense sincèrement que ce que Jésus nous demande, c'est de croire en lui. Pour peu que notre démarche soit sincère, il se charge du reste. Il nous révèle ensuite ses autres dimensions. Un peu comme une boîte à surprises, il contient tout ce dont nous avons besoin.

Merci Jésus d'avoir mis la main sur moi, je veux n'être qu'à toi.

Jésus, je t'aime.

Jésus est mon chemin vers Dieu

« Je suis le chemin, la vérité et la vie ». Cette parole a pris sens en moi. Oui, Jésus est le chemin et il urgeait que je l'emprunte. Je saisisais que je n'avais pas besoin de me compliquer la vie pour atteindre le Père par mes propres et maigres moyens. Il fallait juste que je me rapproche de Jésus. Et cela semblait plus facile car il a ça de commun avec moi que d'avoir été humain. Lui se chargerait de m'amener au Père. Il a partagé mon humanité pour qu'en le suivant j'accède à sa divinité ; pour qu'en me rapprochant de lui j'emprunte de facto le chemin qui mène au Père.

Par son humanité, Jésus-homme est proche de moi, et j'ose même dire Jésus-moi me mène vers le Père. Je ne puis y aller seule, je n'en ai ni la capacité ni la volonté. Mais avec Jésus, cela est beaucoup plus facile, il me suffit de le suivre, de lui faire confiance, de ne rien craindre, seulement lui faire confiance. C'est peut-être cet aspect de la foi qui a été le plus difficile à vivre pour moi. Il l'est encore parfois d'ailleurs. Faire confiance à Jésus, oui, pour qu'il me mène vers le Père. Mais cela sous-entend pour avancer sur le chemin sur lequel je me trouve. Lui seul peut m'accompagner sur ce chemin ou m'en faire emprunter un autre. Évidemment, lorsque le chemin est rocailleux, sombre ou incertain, je me demande si je suis sur la bonne voie. Mais quand je me souviens que Jésus me tient compagnie, je me fais violence pour me dire que la voie est résolument bonne. Je dois lui faire confiance et avoir la ferme conviction de voir l'oasis après le désert, la lumière au bout du tunnel, le jour après la nuit, la victoire après le combat...

Par la présence de Jésus, je réalise que Dieu me comprend, qu'il est avec moi. Il n'est plus uniquement mon créateur, il est également moi. Réaliser que Dieu n'est pas loin de soi pacifie et réjouit à la fois. Et, tandis que je versais encore plus de larmes de reconnaissance pour cette révélation soudaine, je réalisais que c'est justement la passion du Christ qui me rapproche encore plus de Jésus, donc de Dieu. Jésus me révèle davantage son humanité lors de sa souffrance. Plutôt que de la fuir ou de l'abréger en se réfugiant dans sa divinité, il l'accepte et y fait face, pour ensuite en triompher.

Je me suis donc mise à parler à ce Jésus souffrant, ce Jésus qui aurait pu se sauver par un miracle mais qui ne l'a pas fait. Ce Jésus qui a décidé de m'accompagner. Ce Jésus qui a été crucifié mais qui, avant ça, a souffert sur le chemin de Golgotha. Ce Jésus qui ne s'est pas contenté de mourir sur la croix mais qui, par sa passion, chemine avec moi.

Méditer le chemin de croix peut considérablement nous aider à développer une véritable amitié avec Jésus ainsi qu'une meilleure compréhension de sa vie. On se sent davantage proche de lui, ou peut-être le sent-on davantage proche de nous. Comme nous, mais beaucoup plus que nous, il a souffert. Il sait de quoi nous parlons quand nous lui disons que nous avons mal, que nous n'en pouvons plus. Il comprend nos maux physiques mais encore nos états d'âme. Il est passé par là bien avant nous.

Je me sens proche de Jésus dans son humanité, dans sa faiblesse. Cela me témoigne aussi son amour. Car c'est par amour qu'il a accepté de se mettre à mon niveau humain, de souffrir et de me dire ainsi qu'il est avec moi, qu'il me comprend et qu'il m'assiste. Mon amour pour Jésus prend vraiment naissance quand je l'observe durant sa passion. Je compatis et je m'identifie à lui, souffrant et résolu. Et ce Jésus souffrant m'a inspirée bien au-delà de mes attentes. Méditer chaque station de sa passion, voilà qui m'a beaucoup soulagée et m'a, tout comme lui, permis d'avancer, de cheminer sur ce chemin de croix. Méditer le chemin de croix revient pour moi à embrasser Jésus dans toute sa dimension et vivre pleinement la vie qu'il m'offre. Et je ne perds pas de vue qu'après la passion, il y a la résurrection ! Programme alléchant !

*C'est au pied de ta croix
Que je trouve le réconfort
Je n'ai plus peur de rien
Quand je suis blottie dans tes bras*
Anna Tèko, chanteuse d'origine béninoise

Chemin de croix, chemin de guérison

*Nous t'adorons, Ô Christ, et nous te bénissons
Parce que tu as racheté le monde par ta sainte croix.*

Première station – Jésus est condamné à mort – L'éveil à la foi

Non, je ne mourrai pas, je vivrai

Psaume 118 : 17

Une chose est certaine, nous mourrons tous. Cependant, selon ce qui conduit à cette fin inéluctable, nous le vivons comme le cours normal des choses ou une tragédie.

Le verdict d'incurabilité d'une maladie peut sonner comme une condamnation, une mise à mort. Une pareille sentence laisse présager une véritable descente aux enfers. Nous n'allons pas seulement mourir, nous allons mourir en miettes. Quel désarroi ! Nous réalisons subitement que notre vie ne sera plus jamais la même. C'est la fin de beaucoup de libertés vécues, souvent prises pour acquis et rarement appréciées à leur juste valeur.

Certes, des saints comme Padre Pio de Pietrelcina ont souhaité souffrir avec le Christ, mais personnellement, je n'ai encore rencontré personne souhaitant vivre avec une maladie. Quand son diagnostic, tel un couperet, nous tombe dessus, il faut composer avec et l'analyser pour l'empêcher de prendre le dessus sur notre esprit.

Si nous tenons à la vie, alors une maladie dite incurable nous donne l'occasion inouïe de croire en Dieu. C'est un appel et un éveil à la foi. On ne peut plus s'accrocher uniquement à la science car celle-ci nous prévient qu'elle ne peut nous guérir. De plus elle n'est pas capable de définir la source de ce désordre immunitaire. Cela ne signifie pas qu'il faut renier la science et l'abandonner. Ce serait une erreur monumentale. Si nous plaçons l'humilité au cœur de nos réflexions, nous nous apercevons très vite que la science et la foi en Dieu ne sont pas inconciliables. Un fait qui échappe à notre compréhension n'en fait pas une illusion. C'est valable tant pour la science que pour la foi.

Pour moi, tout dans une maladie chronique et inconnue comme la sclérodémie invite à la foi. Son origine inconnue pour l'instant. Le mystère de son déclenchement. L'imprévisibilité de ses symptômes. Ses douleurs chroniques. L'absence de remède. L'incertitude de son évolution. Son caractère dégénératif. Etc. Ce sont autant de points nébuleux que le prisme de la science n'est pas encore parvenu à éclairer. Mais je ne peux me résoudre à demeurer dans cette obscurité. Je choisis donc de me réfugier dans la lumière et je choisis la vie. C'est un projet ambitieux que celui de choisir la vie. Mais la foi en Dieu m'y autorise. Mieux, elle m'y exhorte. Il n'y a que la lumière de la foi qui puisse me permettre d'avancer dans une pareille noirceur et de m'en détacher. Alors je crois !

Je vis par la foi, je suis bien trop pauvre pour me permettre le luxe de vivre autrement. Je suis bien trop faible et vulnérable face à ce que je vis. Je ne peux m'appuyer que sur une force plus grande que moi. Je ne peux compter que sur Dieu. Il n'y a que dans la quiétude et le confort offerts par sa grandeur et sa puissance que je trouve la tendresse et la douceur de ses bras, la chaleur de sa présence. C'est bien plus simple ainsi, c'est reposant. Ce que Dieu me donne, je ne puis me l'offrir moi-même. Alors, je crois en Dieu. Résolument, je m'en remets à lui. Je n'ai pas d'autre issue. Peu importe son dessein pour moi, je crois en lui. Ce ne sont pas les épreuves traversées qui pourraient me faire changer d'avis. Bien au

contraire ! Chaque épreuve que je traverse me convainc de la présence d'un être bien trop grand pour que je puisse en définir les contours. Sa présence me saisit et me suffit.

En dépit de l'impétuosité des symptômes, les souffrances physiques ne sont pas toujours les plus douloureuses. Le défi peut se situer ailleurs. Il n'est pas toujours apparent. Une maladie chronique engendre une énorme souffrance morale. On ne comprend pas pourquoi on souffre d'une pathologie si peu connue mais surtout dite incurable. On se demande ce qu'on aurait pu faire pour l'éviter. Mais je pense que c'est également valable pour une maladie grave dont on connaît la cause de contraction. Dans ce cas particulier, la culpabilité peut ronger au point de pouvoir faire perdre l'espérance de guérison.

En plus du mal-être psychologique que vit le patient, l'entourage en rajoute souvent. Il essaie de vous soutenir à coups d'inquiétudes maladroitement exprimées, de jugements hâtifs et sans fondement, de manque de retenue, de voyeurisme, d'infantilisation du malade, etc. La liste est longue !

Continuer à choisir la vie avec autant de paramètres est un défi de taille. Le patient doit pouvoir s'accrocher à quelqu'un qui ne le juge pas et qui n'entrave pas sa liberté dans la prise de décisions. Qui d'autre que Jésus, s'étant lui-même trouvé en proie à de pareils tourments, peut alors être l'ami par excellence ? Jésus comprend ce que nous vivons. Il nous accompagne dans cette pénible traversée qui peut faire douter, ébranler la foi ou la réviser, lui donner une nouvelle dimension.

J'ai besoin de parler à Jésus tout le temps pour garder le cap de la foi et de l'espérance. Je dois lui rappeler ce qu'il a vécu pour m'autoriser et me pardonner à moi-même mes pleurs, mes doutes, mes impatiences et celles de mon entourage. Mais surtout mes impatiences. Elles sont trop nombreuses et fréquentes à mon goût. Bien que mes impatiences constituent une fragilité humaine et relèvent donc de la normalité, elles constituent une pente glissante qui, si je n'y prends garde, pourrait m'entraîner dans le précipice du désespoir. Or je ne peux me permettre de désespérer, je ne pourrais ensuite remonter la pente. Je sais que je n'ai pas les aptitudes nécessaires pour vivre indéfiniment au bas de la pente, dans un découragement continu. Je n'ai pas assez de patience pour vivre le restant de mes jours dans l'abattement. Vivre dans l'abattement revient à ne plus rien tenter, à attendre sans joie et sans exaltation. C'est un art auquel je refuse de m'exercer. Je ne suis pas douée pour cela. Vivre dans l'abattement est un luxe que je ne puis me permettre. Je n'en ai pas les moyens. Je m'ennuierais ainsi et m'impatisserais chaque jour de n'être pas encore morte. Mon espérance m'est vitale. Dans mon cas, ce n'est plus uniquement une vertu théologique. C'est un besoin. C'est un sursaut d'intelligence. Mon instinct de survie m'intime de croire, autrement je mourrai, et ce, à petit feu. Or je le crie haut et fort : « Non je ne mourrai pas, je vivrai ! »

J'ai vraiment besoin d'espérer pour ne pas m'ennuyer. Il me faut être continuellement en mouvement de corps et d'esprit. Seule la foi me le permet. C'est pour cela que je crois, et je crois résolument. Je crois, c'est la seule chose raisonnable que je puisse faire. Je crois avec tout ce qu'il me reste comme force physique et mentale. Je crois et je n'ai pas d'autre option. Ma foi, même si elle prend essence dans la spiritualité, revêt désormais une dimension thérapeutique aussi. Je crois comme je prends ma médication. Je crois comme je fais attention à mon alimentation et à mon hygiène de vie. Je crois comme je m'éloigne des personnes négatives, et tant pis pour ce qu'elles peuvent bien penser. Il y va de ma santé mentale.

Je crois ! Ça fait partie de la thérapie. Je n'ai pas d'autre choix que de croire en Dieu. Dieu m'est vital. Sans la foi, je serais perdue. Sans la foi, je m'ennuierais car, n'espérant plus, j'arrêteraï de me battre. Sans la foi, je m'impatienterais de la venue de la mort.

Merci, Seigneur, pour le don de la foi. Je crois en toi, il ne saurait en être autrement. Je crois en toi, il n'y a qu'ainsi que je puis rationnellement demeurer attachée à la vie. Tu es source de vie et c'est dans l'annonce de ma condamnation que je le saisis mieux. Pardon pour toutes les fois où je n'ai cru qu'à ton existence. La dimension de la foi est bien plus que la simple reconnaissance de ton existence. Tu fais bien plus qu'exister. Tu Es, et avec toi je Suis.

Désormais, quand je dis que je crois en toi, je veux dire : je crois en toi comme source de vie. Je crois, donc je vis.

Deuxième station – Jésus est chargé de la croix – Le choix de la vie

*Je lève les yeux vers les montagnes,
D'où le secours me viendra-t-il ?
Le secours me vient de l'Éternel,
Qui a fait les cieux et la terre.*

Psaume 121 : 1-2

Malgré la sentence de mort, je choisis la vie, et ce, en toute connaissance de cause. C'est un choix que je renouvelle chaque jour, c'est une décision de tous les instants. Je dois donc continuer à avancer avec cette maladie dans mon organisme, comme une croix sur mon dos. Avec la ferme espérance d'en être délivrée.

Vivre, oui. Mais surtout avancer. C'est le choix le plus judicieux que je puisse faire. Car la croix serait insupportable si je décidais de ne pas avancer et de rester sur place. Rester sur place reviendrait à se laisser écraser par la maladie, à la laisser prendre le dessus, à lui ouvrir des portes que je pourrais pourtant garder fermées. Non, je refuse de me laisser écraser et j'avance, car je garde en tête que j'ai choisi la vie. Or il n'y a pas de vie sans mouvement, si infime, lent et pénible soit-il.

Dans mon avancée, j'ai mal car la croix me pèse. Parfois je m'arrête, parfois je baisse les bras. Mais alors la fatigue est encore plus écrasante à ces moments-là. C'est terrible de devoir rester sur place avec un pareil poids. C'est terrible de ne pas espérer. Alors je reprends ma marche clopin-clopant et, surtout, je tente de rester calme. Ma croix serait encore plus lourde à porter dans l'agitation. Il est capital que je demeure calme pour que la croix reste en équilibre sur le dos. Ce calme, c'est encore auprès du Christ que je vais le chercher. Lui seul est capable de m'apaiser dans ce tumulte intérieur qui tente de me déstabiliser. Je dois rester sereine, alors je fais le choix de la paix, pour ne pas m'épuiser inutilement, faiblir avant l'heure et renoncer. Le choix de la paix est consécutif à celui de la vie et de la foi. Mais au quotidien, pour conserver cette paix et ne point m'affoler quand les signes cliniques tentent de dérouter ma foi, je repense à Jésus juste avant qu'on ne vienne le saisir.

Alors qu'il était en train de prier au jardin de Gethsémani, attendant son arrestation et sachant à quel sort il serait livré, par trois fois, Jésus a demandé au Père d'éloigner cette coupe de lui. Chaque fois que nous souffrons donc, Jésus peut aisément saisir notre désarroi. Ce qui est d'ailleurs intéressant avec Jésus, c'est qu'il le sait par son omniscience en tant que Dieu mais aussi par son expérience en tant qu'humain. Rien de ce qui nous arrive ne pourra jamais échapper à sa connaissance et à sa compréhension. Il est le consolateur par excellence. De toutes mes forces je m'accroche à Jésus dans son angoisse. Elle le rend humain, ou plutôt elle me rappelle son humanité. Ce cri du cœur de Jésus me redit qu'il s'est fait homme. J'ai l'assurance que Jésus sait donc de quoi je parle.

Quand dans mon angoisse je crie vers le Père, j'entends la voix de Jésus en écho à la mienne et cela me rassure et m'apaise. Jésus savait très bien le plan de Dieu quant à sa passion et sa mort. Ce plan, il l'avait tissé avec le Père. De plus, il savait très bien comment cela se terminerait, par sa résurrection, par sa gloire. Il en sortirait victorieux, glorieux, triomphant, brillant de lumière. Pourtant, cela ne l'a pas empêché de se sentir triste et abandonné. « Mon âme est triste à en mourir. »

Alors, dites-moi qui d'autre que le Christ peut saisir la violence de cette croix qui nous tombe dessus ? Les larmes versées ne traduisent en rien l'immensité de notre affliction. Il n'y a pas de mot pour traduire l'abattement ressenti. Qui d'autre que le Christ peut véritablement et valablement nous consoler au cours d'une épreuve, quelle qu'elle soit ? La consolation nous apaise réellement quand elle vient d'un devancier, quelqu'un qui sait, quelqu'un qui a vécu exactement la même situation que nous, et ce, dans les mêmes conditions, avec les mêmes paramètres ! Un autre malade n'est pas forcément un devancier. On peut avoir les mêmes symptômes mais les vivre différemment. Notre parcours peut avoir de commun uniquement le combat dans son essence. Mais il peut différer dans la méthode, la force, la vigueur, etc. Nous voulons être consolés par quelqu'un qui vit ça comme nous le vivons, en clair, quelqu'un qui peut sonder notre cœur. Dieu est le parfait candidat. « L'Éternel sonde tous les cœurs et pénètre tous les desseins et toutes les pensées » (1 Chroniques 28:9).

Dieu, par son fils Jésus, est le seul au monde capable de me comprendre complètement, « Éternel ! Tu me sondes et tu me connais » (Psaume 139:1).

C'est donc naturellement que je recherche la consolation du Christ. Il n'y a que lui qui sait exactement ce que je traverse. Il est le seul à tout voir et savoir. Et quand je m'adresse à lui, Jésus me console véritablement. Cette consolation m'apaise et accroît mon espérance. Par Jésus, les promesses du Père s'accompliront car elles ne sont pas de vaines paroles. Dieu n'est pas un menteur. C'est aussi en cela qu'il est Dieu. Dieu de vérité. Dieu fidèle. Ce que sa bouche dit, sa main l'accomplit (cf. 2 Chroniques 6:15).

Jésus se tient à mes côtés. Il porte sa croix, et moi la mienne. Jésus m'accompagne. L'image de lui avec sa croix à mes côtés, voici ce qui me garde en mouvement, voici ce qui me donne la conviction que ma marche n'est pas vaine. Car où Jésus ira, j'irai ! Nous ferons le chemin ensemble et il n'est pas question que je ne ressuscite pas avec lui, alors que j'ai chargé ma croix et que je l'ai suivi ! Jésus est fidèle !

Jésus, tu es la paix recherchée de mon âme, soutiens ma foi. Accorde-moi ta paix pour que je tienne fermement dans la foi, non par orgueil mais par besoin, car je sais que toute seule, je n'y arriverai pas. J'ai besoin de ta paix pour continuer de marcher à tes côtés. Ta paix fait taire mes douleurs physiques et apaise mes souffrances morales. Ta paix inonde mon âme qui se réjouit à l'avance de la résurrection promise. Ta paix, Seigneur, ta paix !

Chant

Christ est la paix recherchée de mon âme

Ô Seigneur, soutiens ma foi (bis)

Prends-moi, Seigneur, dans mon état

Dieu de Jacob, soutiens ma foi (bis)

Troisième station – Jésus tombe pour la première fois – La preuve de la marche

L'Éternel affermit les pas de l'homme, et il prend plaisir à sa voie; s'il tombe, il n'est pas terrassé, car l'Éternel lui prend la main.

Psaume 37 : 23-24

Bien que les chutes traduisent l'expression de fragilités, tomber demeure cependant un indicateur de mouvement. Nous sommes en marche. Nous sommes en vie. Peut-être n'avons-nous pas encore atteint notre objectif. Mais si nous tombons, c'est parce que nous avançons. Jésus tombe sous le poids de la croix. Ah que j'aime ça ! Ses chutes me rappellent sans cesse son humanité même si je ne perds jamais de vue sa divinité. C'est d'ailleurs l'une des choses qui me transcendent chez lui. Jésus homme-Dieu. Je n'oublie jamais cette dualité. C'est grâce à elle que je m'identifie à lui en tant qu'humain, en espérant tout de lui en tant que Dieu. C'est important pour moi qu'il soit les deux en même temps et non l'un ou l'autre. En tant qu'homme, il s'abaisse à mon niveau pour me prendre et m'amener à lui Dieu. L'humanité de Jésus, preuve de son humilité est encore beaucoup plus que cela. Par son humanité, Jésus nous amène à porter un regard miséricordieux sur nous-mêmes, enfants de Dieu. Jésus est la version parfaite de ce que nous sommes censés être, Dieu à la forme humaine. Car Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance (Genèse 1 : 27).

Si Jésus tombe, c'est donc absolument normal que j'en fasse autant. Jésus m'a déjà enseigné son humilité par son humanité, lui, Dieu fait homme. Il me refait la leçon sur son chemin de croix. Jésus tombe ! En tombant ainsi, ce n'est pas qu'il m'autorise à tomber. Non, tomber est inévitable sur le chemin de la vie, pas besoin d'autorisation. Mais en tombant ainsi, Jésus m'invite à m'accueillir dans cette faiblesse, à être miséricordieuse envers moi-même.

Jésus faiblit physiquement, comme moi, il manque de force. Comme pour me rappeler qu'il s'est vraiment fait homme, il faiblit et tombe. Par ses chutes, il me rappelle le mystère de l'incarnation, il s'est fait homme. Par sa condition humaine, il demeure proche de moi. Ses chutes me confirment qu'il a vécu sa passion dans sa chair. Je peux donc m'identifier à lui sans craindre de me tromper.

Au début de la maladie, j'ai eu beaucoup de mal à me pardonner mes faiblesses, qui consistent essentiellement en des moments de découragement, particulièrement lors de la persistance des symptômes en dépit des médicaments. Lors de ces crises sévères, en particulier les poussées du syndrome de Raynaud, je ne me pardonnais pas de ne réussir à souffrir sans gémir. Surtout que chaque gémississement était accompagné d'un sentiment de lassitude et d'abandon. Pour moi, c'était un manque de foi. Je me tourmentais à vouloir garder une foi solide sans fléchir. Souffrir sans cligner, tel était mon déraisonnable désir.

C'est en regardant le Christ tomber sous le poids de la croix que j'ai compris la folie de mon vœu. Si le Christ tombe, que dois-je espérer de moi-même, sinon tomber également ? Je regarde alors le Christ tomber et je ne m'en veux plus pour mes faux pas, mes chutes, mes découragements. J'ose désormais tomber en paix, sans plus aucune culpabilité. Je suis profondément reconnaissante de l'humilité dont Jésus fait preuve en consentant à son humanité jusque dans ses faiblesses. Car ainsi, au lieu de tomber dans l'abîme de la culpabilité, je me tourne plutôt vers la miséricorde du Seigneur.

Seigneur Jésus, je suis sincèrement contente que tu sois tombé, cela me pacifie, me permet d'accepter mes faiblesses et de mieux vivre avec. Mes chutes sont des occasions de me réfugier dans ta miséricorde. Je sais que même quand je ne suis plus digne de toi, ton Amour me justifie et m'élève jusqu'à toi. Ô Jésus, doux et humble de cœur, j'ai mal quand je tombe mais je ne désespère pas, car tu es là, tu m'accueilles et m'apaises.

Et puisque tu t'es relevé de tes chutes, j'ai la certitude que tu me relèveras toujours des miennes. Tu n'es pas resté couché, donc tu ne saurais me laisser à terre. Tu ne saurais m'abandonner.

De cette première chute, Seigneur, tu t'es relevé et tu as continué ta route. Relève-moi, Seigneur, mais encore, fortifie-moi. Fortifie-moi afin que je continue d'avancer sereinement sur ce chemin que je n'ai pas choisi mais que j'ai accepté puisque j'ai la garantie de ta présence et de ta paix. Fortifie-moi, Seigneur, afin que je ne vive plus ce chemin comme un supplice mais comme une expiation. Tandis que tu me fortifies, ouvre mon esprit aux enseignements que tu veux que je tire de ce chemin. Que ce chemin de croix ne soit pas vain. Que ce chemin de croix soit un chemin de foi. Amen !

Quatrième station – Jésus rencontre sa mère – La présence de Marie

Il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là.

Jean 2 : 1

Marie, Marie, Marie ! Avant l'épreuve de la maladie, je ne m'adressais que très rarement à Marie dans mes prières. Mais en revisitant la vie de Jésus, l'image de Marie s'est progressivement et subtilement révélée à moi, à l'instar de la vie discrète qu'elle a menée aux côtés de Jésus. Je pourrais même dire que Marie s'est révélée à moi. À bien y penser, je trouve que c'est logique. Quand on veut apprendre à connaître quelqu'un, on s'intéresse aux siens. Jésus, par son incarnation, me mène au Père. Or Jésus est venu au monde, donc à moi, par sa mère. Au fil de mes méditations pour me rapprocher de Jésus, je me suis rendu compte que Marie n'est pas juste sa mère. Elle n'a pas juste été celle par qui le Christ est venu. Elle est celle par qui il Est. Chacune de ses présences aux côtés de son fils m'inspire quelque chose de très profond en rapport avec lui.

Par le passé, avant la maladie, j'aimais bien penser aux noces de Cana pour me convaincre que Jésus ne nous demande pas d'avoir une vie d'ascète. Le miracle des noces de Cana m'a toujours pacifiée avec le fait de développer une spiritualité tout en aimant la vie et ses plaisirs sains. En méditant la passion du Christ, j'ai vu Marie présente dans ce parcours et j'ai repensé à toutes les fois où elle l'a été dans la vie de Jésus. J'ai bien sûr repensé aux noces de Cana. Certes, l'idée d'aimer la vie et d'en profiter en ressort toujours pour moi. Mais à présent, je saisis une autre dimension de ce miracle, le premier de surcroît. Miracle consenti par Jésus alors que son heure n'avait pas sonné, miracle réalisé alors qu'il ne s'agissait pas d'un problème de santé, de possession, de faim ou de tout autre besoin vital. Miracle accompli à la demande de Marie. Wow ! Si Jésus mène au Père, c'est bien Marie qui me mène vers Jésus. Marie n'a pas fait que nous donner le Christ lors de la nativité, elle nous le donne à chaque fois que nous nous tournons vers elle. Mieux que cela, le miracle des noces de Cana me révèle que, même si je ne me tourne pas vers elle, elle veille tout de même sur moi. Marie observe, elle devance pour satisfaire le besoin. Quand le vin vint à manquer, ce fut Marie qui prit l'initiative d'en parler à Jésus. Les serviteurs ne se sont tournés vers personne. Comment l'auraient-ils pu ? Ils ne connaissaient pas la puissance de Jésus. Ce dernier n'avait jusque-là accompli aucun miracle. Mais Marie savait de quoi son fils était capable, alors elle est intervenue. Marie me révèle qui est Jésus.

Jésus aurait très bien pu apparaître sur terre sans que nous ne puissions retracer ses origines. Car je me souviens que « Rien n'est impossible à Dieu » (Luc 1: 37). Mais si le Christ est né d'une femme, Marie en l'occurrence, c'est qu'il y a des enseignements à tirer de cela. Rien dans la vie de Jésus n'est le fruit du hasard, tout a une essence.

Pour moi, le chemin de croix est une occasion inouïe de méditer sur la vie de Marie impliquée dans celle de son fils. Sa discrétion, invitation à l'humilité, marque tout de même sa présence dans la vie du Christ.

Voici Marie encore une fois présente dans un moment crucial. Elle va à la rencontre de son fils lors de sa passion. Elle savait ce qu'il lui arriverait sur la route de Golgotha mais surtout comment cela se terminerait. Pour éviter d'être témoin de tant d'atrocités envers son fils, Marie aurait pu ne pas être présente. Pourtant, elle était là, elle est allée à sa rencontre. Les textes ne disent pas ce qu'elle lui a dit mais je veux bien imaginer que ça ne peut être autre chose que des paroles de réconfort.

Alors, Marie, je t'invoque pour que tu viennes à ma rencontre sur mon chemin de croix. Consolatrice des affligés, prie pour moi. Si dans l'épreuve, je n'hésite pas à demander à d'autres croyants de prier pour moi, pourquoi devrais-je me priver avec toi ? Qui d'autre que toi connaît mieux le Christ ? Pour moi, point d'ambiguïté, tu es celle par qui il est venu au monde et celle par qui nous pouvons toucher son cœur. Tu es la médiatrice par excellence. Je sais que comme à Cana tu intercèdes pour moi. Et si jamais tu décidais de faire fi de ton intervention pour ce premier miracle, souviens-toi de ses recommandations sur la croix. Il t'a confié Jean, il t'a confié le monde. Marie, veille sur moi pendant que le Saint-Esprit promis est en route pour venir me guérir.

Cinquième station – Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix – L’adhésion au salut

Frères, vous avez été appelés à la liberté, seulement ne faites pas de cette liberté un prétexte de vivre selon la chair; mais rendez-vous, par la charité, serviteurs les uns des autres.

Galates 5: 13

Avant cette épreuve, le sens de cette station m'échappait totalement. J'osais même la trouver absurde. Pourquoi Jésus qui s'était tout seul mis dans la mouise, se laissait-il aider par un homme ? N'était-il pas Dieu ? Ne pouvait-il donc pas porter sa croix tout seul ? Il avait décidé de souffrir pour nous offrir le salut. Alors, qu'il le fasse tout seul !

Mais, c'est au cours de l'épreuve que j'ai trouvé un sens à cette station. Oui, c'est sa croix, mais quelqu'un peut l'aider. Oui, je vis la maladie dans ma chair mais l'amour et l'aide des autres me donnent du répit. Ainsi, Jésus m'enseigne à ne pas prendre le prétexte du fait que personne ne peut être malade à ma place, pour ne pas accepter de me faire aider. Bien au contraire, c'est un acte d'humilité de ma part que d'accepter de me laisser aider. Au début de la maladie, c'était loin d'être évident. Au prétexte que personne n'était responsable de ma condition, je ne voulais solliciter personne. Pis, il ne me venait même pas à l'esprit de me faire aider. Cependant, mon entourage a tout de même volé à mon secours en diverses circonstances. Je le vivais difficilement car je me voyais comme un fardeau, particulièrement quand les sorties étaient définies en fonction de mes capacités physiques et de la température ambiante. Je ne concevais pas que les personnes qui venaient à mon aide composent avec le diktat d'une maladie qui n'était pas la leur.

Il a fallu que je médite plusieurs fois sur cette station pour que petit à petit mon ego – car c'est de cela qu'il s'agit – se laisse dissoudre. En pensant au Christ qui a accepté l'aide de Simon, j'ai compris que l'aide qui m'est offerte est un signe de l'amour de Dieu, une grâce parmi tant d'autres. Et puisque je n'osais refuser une grâce du Seigneur, j'ai plié et accepté. Je ne l'ai pas fait entièrement tout de suite, mais progressivement. Comme dans tout processus, je suis passée par diverses étapes. Dans cette acceptation, j'ai découvert que des actes peuvent être si empreints d'amour qu'en apaisant l'esprit ils soulagent le corps. C'est alors que j'ai recherché, accueilli et apprécié toute aide extérieure pour m'alléger la tâche et me réchauffer le cœur.

J'ai appris l'humilité, la reconnaissance de mes faiblesses et du besoin des autres. Porter ma croix revient également à accepter l'aide que l'on m'offre. Par ces mains qui m'aident et ces cœurs qui me portent, je vis davantage la présence du Christ. Il est là en nous et au milieu de nous. Oui, en chaque Simon de Cyrène que je rencontre, je vois le visage de Jésus. Car, à la différence de Simon de Cyrène qui a été forcé d'aider Jésus sur le chemin de Golgotha, mes Simon à moi ne le sont pas, ils le font spontanément. C'est l'amour qui le leur intime. C'est Jésus qui fait d'eux des instruments. Ce sont des anges de Dieu à mes côtés.

Je ne doute pas que j'aurais porté ma croix seule et sans aide s'il l'avait fallu. Puisque je crois en Dieu, je crois en tout ce qu'il peut me faire réaliser. J'ai la certitude que si c'est ce qu'il voulait, Dieu se serait débrouillé pour qu'il en soit ainsi. Mon expérience, aussi petite soit-elle, me convainc de la souveraineté de Dieu. Mais dans son infinie miséricorde, il m'a fait grâce et m'a envoyé de la compagnie et de l'aide

sur mon chemin de Golgotha. Quelque pénible qu'il ait été ou soit, je reste persuadée que ce chemin l'aurait été davantage si j'avais dû le parcourir seule.

Seigneur, merci pour tous les Simon de Cyrène que tu mets sur ma route. Tu sais combien leurs gestes nourrissent mon âme au-delà de l'aide logistique qu'ils m'apportent. Ils nourrissent mon espérance. Je ne me sens pas seule. Bénis-les davantage qu'ils ne le sont déjà. Bénis également ceux qui leur sont chers.

Ma méditation de cette station m'a ensuite révélé un autre aspect de l'aide de Simon. Jésus, en vivant la passion, le fait pour l'humanité. Celle-ci inclut Simon. Mais voilà que Simon, donc l'humanité, l'aide à vivre cette passion. Cela pourrait rimer à une comédie. Pourtant, mon bon sens me souffle qu'il n'en est rien. Nous devons participer à ce salut pour qu'il soit effectif. Il ne se fera pas sans notre adhésion. Cette adhésion, je la nomme foi, avec tout ce que cela implique. D'ailleurs, tous les miracles opérés par Jésus et qui sont relatés par la Bible, ont été précédés d'un acte de foi.

Si je compare le parcours entier du Golgotha à celui où Simon a porté la croix, je pourrais trouver dérisoire la part de ce dernier. Cette part est carrément une goutte d'eau dans l'océan, si je mets la flagellation et la crucifixion dans l'équation. Pourtant, aussi petite soit-elle, je reste persuadée que cette part compte. Car, s'il y a une certitude que j'ai désormais acquise, c'est bien celle que rien dans la vie de Jésus n'a été du fait du hasard.

Alors, même si en raison du verdict d'incurabilité je ne peux raisonnablement m'appuyer que sur Dieu pour espérer une guérison, je ne dois en aucun cas renoncer à remplir ma part, à poser un acte de foi. Certes en croyant de toutes mes forces à ma guérison, mais encore en utilisant les ressources mises à ma disposition, la science en l'occurrence. Dans mon cas, ces ressources sont insuffisantes, puisque peinant à me soulager, mais je ne dois pas les délaissier pour autant.

Seigneur, merci de me révéler que tu me sauves, mais à condition que je le veuille et que je te le démontre clairement. Je reconnais la science comme une des ressources que tu mets à ma disposition. Tu me rappelles que celle-ci n'est nullement incompatible avec la foi. Merci, Seigneur, pour cette énième révélation.

Sixième station – Véronique essuie le visage de Jésus – Une douce consolation

C'est moi qui vous réconforte, c'est bien moi, dit le Seigneur.

Esaïe 51 :12

En essayant le visage de Jésus, Véronique lui apporte du réconfort. Elle s'émeut de tant de souffrances mais également d'endurance de la part d'un homme. Oui, car c'est l'homme que Véronique pleure, et non Dieu en Jésus. Ses larmes me rappellent l'humanité de Jésus. Dieu s'est vraiment fait homme en Jésus, pour m'accompagner.

La tendresse éprouvée par Véronique pour Jésus me touche. Elle me rappelle celle que mon entourage éprouve pour moi. Alors, je rends grâce pour tout le réconfort dont je bénéficie. Je repense à toutes ces paroles, tous ces gestes envers moi. Ce sont autant de mouchoirs essuyant mon visage. Jésus est davantage présent dans ma vie que je ne peux l'imaginer ou m'en apercevoir.

J'ai vécu des moments très difficiles, où j'étais persuadée d'avoir touché le fond. Je n'avais vraiment plus envie de rien et je voulais que la grande faucheuse se présente enfin. Mais, chaque fois, Dieu s'est débrouillé pour me redonner le sourire. Je n'oublierai pas cette fois-là où, déprimée à l'extrême, j'avais passé toute la journée à ronger mon frein. Je n'avais décroché aucun appel ni répondu à aucun message. J'avais décidé de faire la morte et d'attendre mon heure. Aux alentours de 23h, je décidai cependant d'aller vérifier ma boîte aux lettres. Quelle ne fut ma surprise d'y voir un paquet contenant des livres. Sans même l'ouvrir, je sus immédiatement qui avait eu une pensée généreuse pour moi, mon ami Dino Dagba. En même temps que je lui en fus instantanément reconnaissante, je grondai Dieu en lui disant : « Je ne peux vraiment pas déprimer en paix quoi ! Faut tout le temps que tu envoies une Véronique m'essuyer les larmes, même quand je ne veux pas être consolée ! »

Oui. C'est ainsi, des gestes discrets qui tombent au bon moment et que je reste libre d'accueillir ou de repousser. Sans s'en douter, nombreux sont celles et ceux qui m'ont essuyé les larmes.

Encore aujourd'hui, quand parfois lasse et éreintée, je pense que je n'en peux plus et que l'heure a sonné pour que j'abandonne enfin le combat, il me suffit de repenser à une bienveillance de mon entourage pour que je m'en trouve requinquée. Je me ravise alors et décide de ne pas abandonner.

Je pense sincèrement que Dieu est présent dans tous les instants de notre vie. Quand survient l'épreuve, la tourmente occupe si bien notre esprit et notre cœur qu'il ne nous est pas toujours évident de constater sa présence. Pourtant Dieu est là, à travers un regard bienveillant, un tendre sourire, une parole réconfortante, une main tendue, etc.

Seigneur, merci pour tous ceux que tu as placés sur ma route et au travers de qui je vois ton visage. Merci pour leur soutien. Quand tu dis « Ne crains rien car je suis avec toi », je le vis au quotidien. Merci, Seigneur, pour ces âmes charitables qui me rappellent ta présence et ton amour. Béni sois-tu, Seigneur !

Septième station – Jésus tombe pour la deuxième fois – La paix dans l'épreuve

Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix.

Jean 14: 27

Malgré toute l'aide qu'on me porte, il y a une part qui me revient à faire toute seule, et j'en viens souvent à manquer de force. Je tombe. Je tombe physiquement du haut d'un escalier ou simplement en marchant. Je tombe en sortant du lit. Je suis si vulnérable ! Mais surtout, je tombe dans le découragement. Outre l'objet de mes chutes, le fait de tomber m'attriste, car c'est souvent dans les mêmes doutes que je tombe. Je remets alors ma foi en question. Constaté qu'elle n'est pas aussi ferme que je l'aurais voulu m'afflige.

Alors, je me tourne à nouveau vers Jésus pour voir ce qui se passe de son côté. Bien que Simon de Cyrène l'ait physiquement aidé à porter la croix, il est épuisé et tombe à nouveau. Ah ! Ça va alors. Je n'ai pas à trop m'en vouloir. Jésus aurait pu se contenter de tomber seulement une fois, mais non, il tombe plus d'une fois. Son humanité est réelle. Sa faiblesse est humaine. Il est normal que je tombe. Les chutes de Jésus me pacifient. Je me souviens alors de sa parole dans l'évangile de Matthieu 11 au verset 28 : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos ».

Avant cette épreuve, je pensais très sincèrement que cela voulait dire que nos souffrances disparaîtraient aussitôt que nous allions vers Jésus. D'ailleurs, au début de la maladie, je ne comprenais pas que je souffre encore alors que je me confiais à lui et le suppliais de m'épargner. Cela fait d'ailleurs partie de l'une des raisons pour lesquelles je le boudais à l'époque. Certes, il m'arrive encore et assez souvent même de le bouder, mais je le fais en m'appuyant sur d'autres paroles.

Bref, au début donc, il y avait un malentendu entre nous à propos de cette parole. Mais, après l'avoir chaque fois boudé, je retournais toujours vers lui, car je n'avais nulle part où aller. Il est vraiment le Seul et l'Unique Dieu, créateur du ciel et de la terre. Tout est sous sa domination. C'est dans un de ces retours à lui que, décidant de me contenter de la paix que je vis toujours en sa présence, j'ai pu saisir quelque chose. La souffrance demeurait, mais elle était plus légère. J'étais capable d'avoir très mal, d'être infiniment triste, voire d'être désespérée. Pourtant, paradoxalement, je vivais une quiétude intérieure. Je compris alors une dimension de la douceur du joug et de la légèreté du fardeau. Avoir mal et être en paix. Être épuisée et joyeuse à la fois. Dans les ultimes moments de grâce, souffrir physiquement sans en être affectée moralement. Non pas souffrir en silence comme un résigné, mais sourire en souffrant comme un condamné gracié. Jésus me donne du repos.

Je viens donc à toi, Seigneur Jésus, chaque fois que je suis fatiguée. Toutes les fois où je ne suis plus en mesure d'avancer, je me tourne vers toi. À qui d'autre irais-je? Tu as les paroles de la vie éternelle. Je rassemble le peu d'énergie qu'il me reste pour aller à toi, Dieu de mon salut. Et puisque que je viens à toi, Seigneur, tu me donnes du repos, tu me soulages. Oui, Seigneur, chaque fois que je me tourne vers toi dans mes souffrances, j'ai l'assurance de trouver ta paix. Je vis une quiétude de l'esprit malgré mes souffrances physiques. Auparavant, jamais je n'aurais cru possible la cohabitation de la souffrance et de la paix du cœur. C'est pourtant ce que tu m'apportes. Oui, je reconnais que ton joug est doux et ton fardeau léger. Puisque je viens à toi, je vis ta présence. Je pleure car j'ai toujours mal. Mais je pleure avec

toi. Comme il est bon, Seigneur, de pleurer à tes côtés. En ta présence, les pleurs n'ont pas ce goût amer que je leur connais. À tes côtés, mon âme est rafraîchie car ton onction m'envahit.

« Plonge-moi dans ta rivière d'amour

Plonge mon esprit dans les profondeurs de ta joie

Inonde le désert de mon âme, par la douce pluie du ciel.

Mon âme est rafraîchie quand ton onction m'envahit

Je suis restaurée, guérie, quand ton onction m'envahit. »

Chant, paroles de Chris Bowater.

Merci, Seigneur, pour cette paix qui m'habite. C'est grâce à elle que je parviens à tenir. Cette paix insoupçonnée que tu me fais expérimenter est un joyau dans ma vie. Elle me soutient et me permet d'avancer malgré les difficultés. Seigneur, renforce ta paix en moi. Ta paix ! Seigneur, ta paix ! À présent que j'ai goûté aux délices qu'elle procure, je ne peux plus vivre sans elle, je refuse d'ailleurs de m'en passer.

Huitième station – Jésus console les femmes de Jérusalem – L'amour des miens

*Je leur donnerai un même cœur,
Et je mettrai en vous un esprit nouveau;
J'ôterai de leur corps le cœur de pierre,
Et je leur donnerai un cœur de chair.*

Ézéchiel 11: 19

Je suis très touchée par la compassion que Jésus manifeste à l'endroit des femmes de Jérusalem. Ça me fait réfléchir. Je décide que même au cœur de l'épreuve et de la souffrance, il subsistera assez d'amour et de compassion en moi pour consoler ceux qui souffrent.

Dans cet élan de compassion, Jésus demande de ne pas pleurer sur son sort. Moi non plus, je ne veux pas qu'on pleure sur le mien. Je sais que cette épreuve n'est pas uniquement la mienne. Elle concerne aussi mes proches, en particulier ma mère, ma sœur et mon frère. Je devrais dire mes sœurs et mes frères car, depuis, je vis une relation sororale et fraternelle avec plusieurs amis. Comme Marthe et Marie sur le sort de Lazare, ainsi pleurent-ils sur le mien.

Lazare! En voici un dont le miracle qui lui a été accordé renforce mon espérance. Je tire énormément d'enseignements du seul miracle de Lazare. En le ressuscitant, Jésus montre que rien, absolument rien n'est impossible à Dieu (Luc 1: 37). Et moi j'aime ça. Ça veut dire que peu importe le stade que j'ai atteint dans la maladie, peu importe l'ampleur des séquelles, Dieu me guérira et me restaurera. Lazare était mort mais il est revenu à la vie. Ne dit-on pas que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir? Dans le cas de Lazare, il n'y avait plus de vie, pourtant le miracle a eu lieu. Jésus a défié les lois humaines. C'est d'ailleurs une des dimensions que j'aime dans la foi, la puissance de Dieu. Il agit comme bon lui semble. Il est le Dieu tout-puissant. Oui, je crois en Dieu, le Père tout-puissant. Et résolument, je m'efforce d'écouter saint Paul qui demande de ne point s'appuyer sur la sagesse humaine mais sur la puissance de Dieu.

Par ailleurs, même si je pense que j'ai la foi, les impatiences et hésitations dont je fais souvent preuve me forcent à me questionner sur la suffisance de ma foi pour obtenir ce que je demande à Dieu. Dans bon nombre de miracles de Jésus, il est question de la foi des miraculés. Quand je pense à la femme qui souffrait d'une perte de sang, à la veuve de Nahim ou encore au centurion romain, il était question de foi. Et Jésus leur a assuré que c'est leur foi qui les avait sauvés. De plus, il est dit que c'est par la grâce, au moyen de la foi que nous sommes sauvés. J'ai donc toujours eu un malaise vis-à-vis de ma foi qui, non contente d'être petite, n'est pas solide. Mais l'exemple de Lazare me réconcilie avec ma foi petite et instable. L'histoire de Lazare m'assure que le miracle est possible et aura lieu quelle que soit la taille ou la solidité de ma foi. Car Lazare est mort, il n'est donc pas question de sa foi. Il est mort, c'est fini. Il ne demande rien, il n'appartient plus à ce monde. J'aime beaucoup ce miracle car le concerné, Lazare n'a pas été soumis à l'épreuve de la foi. Il était mort et n'avait rien à dire, rien à prouver en termes de foi. C'est l'amour des siens qui a demandé le miracle. Avec un sourire de satisfaction, je pense à tous ceux qui prient pour moi. Si ma foi n'est pas suffisante, Jésus se contentera alors de l'amour des miens pour accomplir le miracle.

« Cette maladie n'est pas à la mort mais à la gloire de Dieu notre Père, afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle. »

Quand je clame que mon chemin de croix va se terminer par la gloire, ce n'est point au nom de la connaissance que je le dis mais au nom de la foi, quoique petite et instable, que j'ai en Dieu. Oui, je crois. Et puisque je crois, je verrai la gloire de Dieu.

Seigneur, par cette maladie, glorifie-toi dans ma vie. Lazare était mort et tu l'as ramené à la vie. Il ne venait pas de mourir, il l'était depuis quatre jours, son corps était déjà en état de putréfaction. Rien ne t'est impossible! Peu importe le stade de cette maladie, tu peux et vas renverser la situation. Tu aimais Lazare, Seigneur, tu l'as délivré. Seigneur, souviens-toi de ton amour pour moi et guéris-moi. Sors-moi du tombeau. Aime-moi comme tu as aimé Lazare. De même que tu as pleuré sur le sort de Lazare, pleure également sur le mien. De même que tu l'as délivré, Seigneur, délivre-moi !

Neuvième station – Jésus tombe pour la troisième fois – Le manque de force

*Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort,
Je ne crains aucun mal,
Car tu es avec moi:
Ta houlette et ton bâton me rassurent.*

Psaume 23 : 4

La troisième chute de Jésus me fait penser à tous les moments de désespérance que je vis. Ils ne durent certes pas mais ils ne sont pas absents du parcours. Mes chutes ne sont pas que physiques, elles sont aussi morales. La fatigue m'éprouve aussi mentalement. Je suis lasse. Ce sont de durs moments qu'en toute honnêteté je n'arrive à surmonter qu'après la méditation du chemin de croix. Mais ces moments sont si durs et épuisants qu'il me faut en général un effort extrême pour commencer la méditation. Car, dans ces moments-là, un rien s'apparente à une montagne à déplacer. Dans ces moments-là, je n'ai pas la force de faire autre chose que de me lamenter et pleurer en m'adressant ainsi à Jésus.

Jésus, je n'en peux plus de ce corps chancelant et de cet esprit agonisant. J'ai l'impression de crouler sous le poids de cette croix que je porte. Me voilà encore à terre une énième fois. Oui, car, quand je tombe dans le désespoir, c'est à terre que je suis. Quand je suis si mentalement épuisée que je dors dix-huit heures sur vingt-quatre, c'est à terre que je suis. Quand je me débrouille pour ne pas mettre le nez dehors pendant plus d'une semaine, c'est bien parce que je suis à terre. Je suis si souvent à terre que l'envie me prend de désormais y rester. Je ne suis pas capable de me relever toute seule, je n'en ai ni la force, ni la volonté.

Oui, c'est ainsi que je me sens, déstabilisée, anéantie. Mais je suis résolue à tenir bon, je veux vraiment avancer.

Je veux me rendre au bout mais je ne suis pas sûre d'y parvenir car ce n'est pas facile de devoir avancer avec une charge aussi lourde. Or je veux vraiment avancer. Il y a des pas qui sonnent comme les derniers avant la déchéance. Rien qu'à voir la croix, je suis épuisée. Le chemin est jonché d'obstacles. Pris individuellement, les symptômes ne sont pas si dramatiques que cela après tout. Mais leur occurrence simultanée est d'une tragédie déconcertante. Je suis considérablement affaiblie, endolorie, incapable. J'ai horriblement mal aux doigts. Même sans ulcère, ils demeurent sensibles au moindre effleurement. Regarde comment mes forces s'amenuisent de jour en jour. Je tiens à peine sur mes jambes. Je n'ai plus la force de réaliser certains mouvements pourtant très simples. Plonge en moi et constate la dégénérescence de mon système gastro-intestinal. Tout repas vire au cauchemar. Vois comment je me déplace difficilement. Je n'ai plus de flexibilité corporelle, le moindre mouvement est pénible, parfois impossible, comme si mon corps était retenu par des câbles invisibles.

Jésus, souviens-toi que malgré les tortures dont tu as fait l'objet, en dépit de tout le chemin que tu as parcouru, tu n'es pas mort sous le poids de la croix. Tu es mort sur la croix. Certes, tu as vaincu la mort en ressuscitant trois jours plus tard. Mais avant ça, je retiens que dans ta passion la croix n'a pas eu raison de toi, c'est toi qui étais sur elle et non l'inverse. Après l'avoir portée, c'est elle qui t'a porté. Tu as eu le

dessus. Tu aurais pu tomber et être écrasé par son poids mais il n'en fut rien. À la fin, c'est toi qu'on voit sur la croix et non elle sur toi.

Pour moi, c'est ici que se situe ta première victoire de la croix. Elle aurait pu t'écraser mais il n'en fut rien. Tu as été lynché, tu as porté la croix. Trois fois, tu es tombé sous son poids, mais trois fois tu t'es relevé.

Alors, Seigneur, je sais que tu ne permettras pas que la croix m'écrase. Tu ne permettras pas que je reste couchée.

Dixième station – Jésus est dépouillé de ses vêtements – La force de la grâce

*Voici, Dieu est ma délivrance,
Je serai plein de confiance, et je ne craindrai rien;
Car l'Eternel est ma force et le sujet de mes louanges;
C'est lui qui m'a sauvé.*

Ésaïe 12 : 2

Ma méditation de cette station a beaucoup varié avec le temps mais aussi avec mon humeur. Au début, je pleurais énormément car je me sentais réellement dépouillée, nue, sans défense. Réduite à ma plus simple expression. Impuissante, faible, vulnérable. Mes bourreaux, les symptômes de la maladie, voulaient faire de moi leur esclave. Ils tentaient de me réduire en miettes. Et mon corps s'épuisait à vouloir s'y opposer. Emmurée dans mon corps, je souffrais énormément. Le moindre mouvement m'était difficile. Je ne m'appartenais plus. En sanglotant, la voix remplie de trémolos, je parlais alors à Jésus en ces termes :

Seigneur, tu vois tout ce dont la maladie m'a dépouillée, la force, l'énergie, la vitalité... Me voilà nue et sans défense. Je suis à bout. Cette maladie est une injustice. Elle n'a pas le droit de me dépouiller ainsi. Rends-moi justice. Dis seulement une parole, Jésus, et je serai guérie. Fais briller ton soleil de justice dans ma vie. Fortifie-moi et vivifie-moi.

Mais un soir où j'étais couchée et que je constatais à quel point j'étais faible et lasse, je me suis rendu compte que ce n'était pas si dramatique que cela. Après tout, que voulais-je faire avec la force? Chaque fois que j'avais eu besoin d'aide, je n'en avais jamais manqué.

Oui, je suis faible mais ce n'est pas cette faiblesse qui me rend malheureuse. Car, même faible, je continue de vivre décemment, mes besoins sont toujours comblés. C'est plutôt d'avoir à l'idée cet état de faiblesse qui me turlupinait, et ça, je le devais à mon ego qui me réclamait de la force. En réalité, j'ai juste besoin de continuer à ne manquer de rien, j'ai besoin que la grâce continue à se manifester dans ma vie. Oui, la grâce, c'est elle qui me fait vivre, et non ma force. *Ta grâce me suffit.*

Depuis lors, la manifestation de la grâce dans mon quotidien me pousse toujours à vouloir me prosterner, tomber à genoux pour reconnaître que je ne suis rien mais que c'est la grâce qui me fait vivre. Finalement, je suis capable de trouver de la joie dans cette faiblesse que je n'ai pourtant pas désirée. J'y trouve même de la force.

C'est alors que j'ai enfin fait miennes ces paroles de Saint Paul apôtre tirées de 2 Corinthiens 12: 20 : « Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort ».

Réaliser que ma force se trouve dans ma faiblesse a fondé le creuset d'une nouvelle joie en moi. Si comme Saint Paul je proclame que quand je suis faible, c'est alors que je suis forte, cela veut dire que la grâce du Seigneur me suffit car sa puissance se déploie dans la faiblesse (2 Corinthiens 12: 19).

Seigneur, je suis faible et je n'ai plus envie d'être forte par moi-même mais plutôt par toi. Parce que ma propre force, vois-tu, est limitée et insuffisante. Tandis que la tienne est infinie et elle me suffit. Ta force se déploie en moi par le moyen de ta grâce. Je n'ai rien à faire pour la mériter, il me suffit juste de la demander pour l'obtenir. Ô Seigneur, continue de m'accorder ta grâce. Renouvelle en moi le don de ta grâce et j'en ferai désormais bon usage. Je m'en servirai en étant pleinement consciente qu'elle vient de toi et non de moi. Et je saurai qu'elle ne me quittera pas, elle sera toujours suffisante, elle sera toujours là. Ô Seigneur, comme le psalmiste, j'ai désormais la certitude que le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours de ma vie. J'habiterai ta maison jusqu'à la fin de mes jours.

Onzième station – Jésus est cloué sur la croix – Le précieux sang de Jésus

Le châtement qui donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.

Esaïe 53: 5

Sans les ulcères digitaux, probablement que je n'aurais pas saisi, un tant soit peu, l'atrocité de la crucifixion de Jésus. Sa souffrance est immense. Comme si la flagellation et le couronnement d'épines ne suffisaient pas, le voilà cloué sur la croix. Je me sens encore plus proche de Jésus dans la douleur. Je pense à ses mains et pieds cloués, et je trouve que mes ulcères digitaux ne sont rien en comparaison. Pourtant j'ai mal, j'ai d'ailleurs très mal. Rien qu'avec ces ulcères, j'expérimente plusieurs sortes de douleurs. La douleur cutanée est souvent locale mais la douleur neurologique irradie et se propage dans toute la main. Quel supplice ! C'est souvent dans ces moments que je pleure comme un enfant, sans honte, sans complexe. Puisque, même les narcotiques n'y font plus rien, je m'imagine alors au pied de la croix, recueillant le sang qui coule de ses mains et de ses pieds, et le passant sur les miens. En larmes, je répète le geste en pensée jusqu'à ce que le sommeil m'emporte. Quand quelques heures plus tard je me réveille, je suis pacifiée.

Jésus cloué sur la croix m'est particulièrement pénible à méditer. Il souffre énormément, il n'a pas intérêt à bouger s'il ne veut davantage ressentir ses plaies. Jésus est prisonnier de son corps, moi aussi. Mon corps tout entier est pris dans une espèce de toile rigide. Je n'arrive pas à bouger mon corps sans avoir mal, sans rencontrer de résistance interne.

Jésus cloué sur la croix me rappelle toutes les fois où la douleur et la fatigue me clouent au lit. Toutes les fois où je suis tombée et suis demeurée clouée au sol en attendant les secours. Toutes les fois où je me suis assise sur une surface trop molle ou un siège trop bas sans pouvoir m'en relever. Tous les jours froids qui me forcent à rester cloîtrée chez moi. Toutes les fois où la fatigue me rend immobile. Etc.

Finalement, la croix me rapproche vraiment de Jésus. Croix lourde à porter, croix sous laquelle on tombe, croix qui emprisonne le corps.

Jésus, toi qui as souffert dans ta chair, prends pitié de moi et délivre-moi des souffrances corporelles. Tu sais ce que c'est que d'avoir physiquement mal, alors prends pitié. Et puisque du sang a coulé de tes mains et de tes pieds cloués, fais désormais couler ce sang précieux dans mes veines afin que soit résolu ce problème de mauvaise circulation qui me fait visiter l'enfer via les ulcères digitaux.

Souviens-toi de cette croix qui t'a retenu prisonnier et, de l'excès de collagène dû à la sclérodermie, délivre-moi.

Douzième station – Jésus meurt sur la croix – L'abandon à Dieu

En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.

Jean 12 : 24

Seigneur, entre tes mains, je remets mon esprit.

Luc 23: 46

Dans l'épreuve, je dois mourir d'une certaine façon. Mourir pour renaître, un peu comme mourir à moi. À l'instar de Jésus, je m'adresse au Père. S'il y a une résignation que je veux bien endosser désormais, c'est celle de tout remettre entre les mains du Père. Car, réalisant l'étendue de mon impuissance, je demande une dernière chose, la force de m'abandonner à Dieu. C'est un aveu de faiblesse mais un recours salvateur. Puisque je reconnais mes limites humaines, je m'en remets au divin. Mieux vaut s'en remettre au Père que de tomber dans le vide.

Comme Jésus au jardin de Gethsémani, je ne demande pas simplement au Père *d'éloigner cette coupe de moi*. Je rajoute désormais : *que ta volonté soit faite*. Ce bout manquait à ma méditation par le passé. La totale confiance que je souhaite vouer à Dieu doit passer par là, puisqu'il est souverain et fera ce qu'il convient. Je me dois de lui réclamer sa volonté. C'est difficile car je réfléchis parfois au fait que sa volonté pourrait ne pas inclure ma guérison physique. Mais je dois lui faire confiance et lui dire que je me sou mets entièrement à sa volonté qui n'est point un joug mais la liberté, la pleine acceptation de vivre dans son amour.

Cette conversation avec lui m'est particulièrement douloureuse. J'y fais l'aveu de vraiment vouloir m'abandonner à lui et de rechercher sa volonté en toute chose.

Seigneur Dieu, Abba, Père, si on m'avait dit qu'un jour je parlerais en ces termes, j'aurais juré le contraire. Pourtant, c'est bien moi qui me tiens devant toi et te demande que ta volonté se fasse dans ma vie. À Toi qui sondes les cœurs et les reins, je n'apprends rien. Je te le dis avec tout ce que j'ai de sincérité dans le cœur. Je te le dis avec tout ce qu'il me reste comme force dans les entrailles. De toutes mes forces, de tous mes espoirs, de toute mon âme, je veux être délivrée de cette maladie qui me handicape tant, tu le sais. Mais, Seigneur, à travers elle, je me suis rapprochée de toi. Elle m'a apporté le vent de ton amour, m'a fait le humer et le respirer. Désormais je ne peux plus m'en passer, je ne veux plus m'en passer. Je te sais omnipotent, tout-puissant, miséricordieux. Je sais qu'absolument rien ne t'est impossible. Mais si cette maladie est le seul moyen que tu as jugé efficace pour me faire demeurer près de toi, alors je dis oui. Je le dis en larmes, mais je dis oui. Je le dis le cœur en lambeaux, mais je dis oui. Je le dis la mort dans l'âme, mais je te dis oui. Fais de moi ce qu'il te plaira. Car, vois-tu, ton amour est guérison. Ce que je ressens, ce que je vis, ce que tu m'apportes est immense, profond, bienfaisant. Je ne te connaissais pas avant. J'appelais ton nom en vain, à tort et à travers. Je ne savais même pas de qui je parlais. C'est comme si je parlais d'un article de journal juste pour en avoir lu le titre. J'avais même le cran de disserter dessus alors que je n'avais pas pris connaissance du contenu. À présent, j'ai l'article en

main, je n'ai lu que le synopsis mais déjà, je me rends compte de mon ignorance d'alors. Abba, je te demande pardon pour avoir prétendu te connaître.

Désormais, je veux t'adorer Abba, en esprit et en vérité. Je veux me prosterner devant toi. Je veux courber l'échine, me tenir devant toi dans un profond respect, dans une révérence absolue, une adoration totale.

Je fredonne souvent la chanson inspirée de la prière d'abandon de Charles de Foucauld.

Mon père, mon père, je m'abandonne à toi

Fais de moi ce qu'il te plaira

Quoi que tu fasses de moi, je te remercie.

Je suis prête à tout, j'accepte tout.

Pourvu que ta volonté se fasse en moi, en toutes tes créatures,

Je ne désire rien d'autre, mon Dieu.

Je remets mon âme entre tes mains.

Je te la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur,

Parce que je t'aime, et que ce m'est un besoin d'amour

De me donner, de me remettre entre tes mains, sans mesure,

Avec une infinie confiance, car tu es mon Père.

Treizième station – Jésus est déposé de la croix et remis à sa mère – Marie ma mère

Femme, voici ton fils. Puis, il dit au disciple : Voici ta mère.

Jean 19: 26-27

Avant de mourir sur la croix, c'est à Marie que Jésus nous confie par l'intermédiaire de Saint Jean, son disciple qu'il aimait. Que ne me suis-je rendu compte plus tôt de la place de Marie dans la vie de Jésus mais aussi dans celle qu'il veut qu'elle occupe dans ma vie. Jésus a promis d'envoyer l'Esprit Saint, le Paraclet, celui qui complète la Trinité, celui qui est Dieu avec le Père et le Fils. Mais ça ne l'a pas empêché de nous confier à Marie.

En méditant le chemin de croix, je me suis rendu compte du grand réconfort qu'elle peut m'apporter. Déjà, à la quatrième station, je note sa présence dans la passion du Christ. Ensuite, avant de mourir, il nous confie à elle. Et là, mort, elle le reçoit dans ses bras. J'ai souvent demandé à Marie de me recevoir dans ses bras quand je n'en pouvais plus.

Je repensais alors à ma mère. Elle savait que j'étais malade, mais exprès, ma sœur et mon frère ne lui avaient pas montré mes photos. Nous avons déjà perdu un frère, Régis. Ma mère ne s'en est jamais consolée. Nous avons conscience que mon physique cacochyme réveillerait chez elle des souvenirs certes lointains mais toujours aussi vifs. Nous ne pouvions nous permettre de l'affliger davantage qu'elle ne l'était déjà. Même si j'avais besoin de ma mère pour prendre soin de moi, je refusais catégoriquement qu'elle me rejoigne. Je n'avais alors plus que la Vierge Marie vers qui me tourner. C'est ainsi que je me suis sérieusement mise à la prière du rosaire. Il n'y a que ceux qui ne disent pas le chapelet ou le rosaire qui ne comprendront pas le réconfort qu'on en tire. Pouvoir prier Marie d'intercéder pour moi, me sentir enveloppée de son manteau maternel, puis m'endormir avec la sensation d'être dans ses bras, c'est ainsi que j'ai pu sans cesse repousser la visite de ma mère.

La vierge Marie prend soin de nous, de notre esprit, de notre âme mais aussi de notre corps. On ne peut rien lui cacher. Abandonnons-nous à elle.

Ô Marie, merci ! Merci de m'avoir acceptée si généreusement, moi qui par le passé ne te priais que rarement. Tu ne m'en as pas voulu, mais tu m'as accueillie de bon cœur. Tu m'as davantage rapprochée de ton fils. Merci pour cette relation que toi et moi avons désormais. Je puis tout te confier, particulièrement lorsque le Christ meurt et que moi je veux continuer à vivre. Je refuse chaque fois de le suivre dans le tombeau mais il faut que je continue de parler à quelqu'un en attendant sa résurrection. Et tu es là, Marie. Tu me réconfortes.

Quatorzième station – Jésus est mis au tombeau – L'espérance envers et contre tout

Réjouissez-vous en espérance. Soyez patients dans l'affliction. Persévérez dans la prière.

Romains 12: 12

Jésus est non seulement mort, mais il est mis au tombeau. C'est fini! Tout espoir qu'il survive à cette torture s'envole. Circulez, il n'y a plus rien à voir.

Je vivais chaque recrudescence de symptôme, chaque nouvelle complication comme la mort de Jésus et sa mise au tombeau. Visiblement, tout était fini, il n'y avait plus rien à espérer. Mais, puisqu'il a promis qu'il ressusciterait le troisième jour, je décide de croire et d'attendre sa résurrection. Et résolument je crois. Le plus dur ici consiste à garder la foi malgré les circonstances. Ne pas faire du temps un dépit mais un allié. Le temps qui s'écoule ne nous éloigne pas de la solution, il nous rapproche plutôt du miracle.

À cette étape de la méditation, je suis généralement en paix. Je demeure dans l'attente sereine de la résurrection du Christ, elle équivaut à ma guérison. Et, aussi vrai que le Christ est ressuscité, je sais que je guérirai.

En réalité, ma guérison est déjà là. Je souris sereinement en sachant qu'elle finira par se montrer. Car, en quête de soulagement et de méditation de la passion du Christ, je trouve une guérison plus profonde que celle à laquelle j'aspirais. C'est un cadeau inouï, un trésor que je chéris. Je suis guérie de moi. Guérie de ce qui en moi me rendait malade. Guérie et remplie, c'est ainsi que je me sens. Je ne saurais exprimer clairement cet émoi ; c'est profond, intense, infini. Mais c'est surtout rassérénant. Je cherchais la guérison à travers un remède médical que je puisse expliquer. Mais la guérison que j'ai est plutôt un processus de transformation en moi. Je ne me sens plus invincible, je le suis. Invincible je suis, non parce que plus rien ne m'atteindra. Invincible parce que je m'en sortirai toujours. Désormais, c'est une certitude mais également une décision. Je sais que je tomberai encore probablement, que j'aurai encore des douleurs, des rigidités, des incapacités, mais je ne les crains plus. Je pleurerai probablement encore mais ça ne sera nullement l'expression d'un quelconque désespoir. Je fais enfin la distinction entre la lassitude et le désespoir. La lassitude exprime une fatigue. On peut très bien être fatigué d'avancer sans vouloir renoncer. Alors que le désespoir exprime un pessimisme. Il vous déprime.

Je suis désormais en paix. Et je ressens que c'est pour de bon.

Quinzième station – Jésus est ressuscité le troisième jour, comme il l'avait annoncé – Alléluia !

Les apôtres rendaient avec beaucoup de force témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus. Et une grande grâce reposait sur eux tous.

Actes 4: 33

Personnellement, je ne peux m'arrêter à la mise au tombeau. Ah ça, non ! Ce serait trop facile ! Sauf en période de carême, je refuse catégoriquement de finir la méditation du chemin de croix avec la quatorzième station. La passion de Jésus ne finit pas avec sa mise au tombeau. Elle finit avec sa résurrection. Le Christ est mort pour ressusciter ! Alléluia !

Cela doit remonter à l'année 2013, j'assistais à une conférence donnée par un évêque. Le thème portait justement sur la passion du Christ. En toute honnêteté, je ne sais plus comment je m'étais retrouvée là. Toujours est-il que je m'étais retrouvée à cette conférence dont je n'ai d'ailleurs rien retenu à part cette phrase de Monseigneur: « La passion sans la résurrection serait de la pure folie », ou quelque chose dans le genre.

Cette phrase non plus, je ne l'avais pas retenue. Ou plutôt, je ne savais pas qu'à mon insu, elle s'était immiscée dans ma mémoire. C'est dans ma démarche de méditation qu'un jour, cette phrase est venue me frapper de plein fouet. J'ai souri. J'aime cette phrase et ce dont elle est chargée. Elle veut dire beaucoup de choses, mais incontestablement, elle veut d'abord dire qu'il n'y a pas de passion sans résurrection. Pas de nuit sans aurore. Pas de pluie sans beau temps. Au bout du tunnel, il y a toujours la lumière. La passion sans la résurrection serait de la pure folie. Or moi j'ai la conviction que Dieu n'est pas fou. Et je me réjouis de ce qu'il ne le soit pas ! Alors la bonne nouvelle est que la passion va non seulement prendre fin, mais en plus elle sera suivie de la résurrection. Alléluia !

J'ai chargé ma croix et suivi Jésus sur le chemin de Golgotha. Pour moi qui crois profondément en la fidélité de Jésus, je ne peux pas imaginer ne pas vivre la résurrection. Jamais la passion ne sera vaine !

Oui, tout est bien qui finit bien. Le chemin de croix commence par la condamnation à mort, mais il finit par la résurrection, c'est-à-dire par la vie. Suivre Jésus conduit résolument à la vie. Alléluia !

Ils sont finis, les jours de la passion ! Celle qui était malade est désormais guérie. Alléluia, réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse ! Alléluia !

J'ai la certitude d'avoir la victoire sur la maladie. Victoire sur la haine, la colère, la souffrance.

Non, je ne meurs pas, je vis !

Chant d'église appris dans mon enfance : Victoire, tu régneras

R. Victoire, tu régneras !

Ô Croix tu nous sauveras !

1. Rayonne sur le monde

Qui cherche la Vérité

Ô croix source féconde

D'Amour et de Liberté.

2. Redonne la vaillance

Aux pauvres et aux malheureux

C'est toi, notre Espérance,

Qui nous mèneras vers Dieu.

3. Rassemble tous nos frères

À l'ombre de tes grands bras.

Par toi, Dieu notre Père

Au Ciel nous accueillera.

Épilogue

*Seigneur, prends ma vie renouvelée
Ne tarde pas, me voici maintenant
Je suis disposée à ta volonté
Peu importe ce que tu voudras
Tu m'appelles à servir.*

*Amène-moi où il y a des hommes
Qui ont besoin de ta parole
Qui ont besoin de la force de vie
Où il n'y a pas d'espérance
Où tout est triste simplement
Parce qu'ils ne te connaissent pas.*

Âme missionnaire, du centre l'Alliance de Trois-Rivières (Québec)

Je révise mon manuscrit une énième fois avant de le remettre à Luc, et je souris en relisant bien des passages. Aujourd'hui, ce n'est plus exactement ainsi que je médite le chemin de croix. Que de chemin parcouru depuis ! Que de bons moments passés avec Jésus ! Que de larmes versées ! Larmes de peine mais aussi de joie. Larmes de paix, larmes d'humilité. Je suis ravie du chemin parcouru. Ravie de réaliser tout ce que j'ai gagné sur mon chemin de Golgotha. Oui, car je n'y ai pas uniquement enduré des choses, j'en ai également gagné. Et celles-ci sont celles qui comptent et qui me resteront. Au début de la maladie, en priant, je disais souvent que cette maladie n'est pas à la mort mais à la gloire de Dieu le père. Bien évidemment, je ne pensais qu'à une manifestation de sa gloire à travers une guérison strictement physique.

Pourtant, dans mon parcours, j'ai compris et je continue d'ailleurs de saisir que la guérison, la vraie, dépasse l'entendement de celui-là même qui la demande. Dans le cas d'une maladie, elle est beaucoup plus profonde et vaste que la simple amélioration ou disparition des symptômes. Passant par la pacification avec l'épreuve, elle nous amène à l'apaisement intérieur. Et dans cette paix, se trouvent une consolation et une sérénité indescriptibles. Dans mon expérience de cette paix intérieure, je comprends mieux les paroles de Jésus quand il dit : « Mon joug est doux et mon fardeau léger ». J'aimerais pouvoir décrire ce que je ressens alors. Mais les mots sont souvent vains pour exprimer le divin.

La paix intérieure que je vis, produit en moi une reconnaissance infinie envers mon créateur. La souffrance est si différente quand la paix l'accompagne ! Et cette paix que je vis dans la présence et la plénitude du Christ décuple l'amour que j'ai pour le père. Je ne veux alors plus rien d'autre que cet amour qu'il m'a toujours manifesté mais dont je n'ai pas souvent eu conscience. Comme beaucoup, par le passé, j'ai dit : « Dieu m'aime » sans que cela soit une certitude mais plutôt une timide espérance. Mais aujourd'hui, quand je clame l'amour de Dieu, il m'est témoin que je le pense, je le vis et je m'en délecte. De cette délectation, découle une foi encore plus forte en lui. J'ai envie de crier à tue-tête : « Dieu ou rien ! » ou « Dieu à jamais ! ».

Oui, vous en conviendrez avec moi, ma compréhension de la gloire de Dieu dans la maladie a beaucoup évolué. Cette gloire ne passera pas uniquement par la guérison physique. Certes, il emploiera cette voie, mais il ne s'y limitera pas. En fait, Dieu s'est toujours glorifié dans cette maladie, sans même que je n'en ai eu conscience au début. Ma seule foi qui ne s'amenuise pas avec le temps, mais qui au contraire est renforcée chaque jour davantage, c'est déjà une manifestation de sa gloire. Oui, je l'admets, parfois l'attente m'irrite et je décide de bouder ma foi, mais ça ne dure guère longtemps. À la moindre difficulté, j'y retourne dare-dare, car il n'y a qu'en elle que je trouve du répit et la paix recherchée de mon âme. Ma foi, mon recours, ma bouée, mon canot de sauvetage. En fin de compte, l'un des premiers miracles qu'il m'est donné de vivre est celui de ma foi. Ma foi, ma guérison !

Et c'est cette farouche foi en Dieu qui m'exhorte à continuer de vivre, concevoir des projets et les réaliser. Avec mon état physique, je vis des défis quotidiens qui pourraient m'empêcher de penser à autre chose que de les relever. Pourtant, ma foi me convainc que je dois dépasser ces limitations. Je dois parfois même en faire fi. Elle me rappelle sans cesse cette parole que Dieu adresse tant de fois à son peuple : « Ne crains rien, car je suis avec toi ». Énormément de révélations sont contenues dans cette parole, qui tout en me rassurant, me transporte. Le simple fait de rationaliser cette parole dans mon esprit me galvanise. Dieu ne se contente pas de me dire de ne rien craindre. Il m'assure qu'il est avec moi. Or, si Dieu, le tout-puissant et l'omnipotent est avec moi, devrais-je continuer à craindre ? N'ai-je

pas plutôt la garantie de son omniprésence ? Il est avec moi ! Le tout-puissant est avec moi ! Je n'ai donc raisonnablement plus peur d'avancer. Et j'avance, avec plus de force de vie, avec des projets, avec des exaltations, avec ferveur. Je n'ai plus le temps d'attendre la guérison. Je sais que, le moment venu, elle me trouvera où que je sois. Mon espérance n'est pas statique, mais plutôt dynamique. Je n'attends pas, je vis. Cette maladie n'est décidément pas à la mort ! Ma vie, ma guérison !

Alors, éperdument amoureuse de celui qui m'offre la vie et me la renouvelle chaque jour, complètement passionnée pour ce Dieu si bon et miséricordieux, c'est joyeuse et sereine que je m'avance jusqu'à son autel, me prosterne et lui dis :

Papa, il m'a fallu 40 ans pour te connaître un peu plus profondément que la simple notion que j'avais de ton existence. J'ai vécu 40 ans d'ignorance et d'insouciance. Il m'a fallu 40 années pour comprendre que tu es toujours présent et victorieux, que tout est grâce, pour moi mais également pour les autres.

À l'intérieur de ces 40 ans, il y a 4 années particulièrement douloureuses, un peu comme les 4 jours que Lazare a passés dans le tombeau. Mais Jésus l'en a délivré, n'est-ce pas ? Alors, résolument, je crois. Je crois en ta puissance de guérison et de restauration dans ma vie.

Aujourd'hui, je te présente mes 40 ans. Comme Jésus après les 40 jours qu'il a passés dans le désert, je viens à toi. Je suis remplie de la foi, l'amour, la vie, l'assurance, la vérité que tu m'as enseignés pendant ce temps. Je n'ai plus peur, tu es avec moi. Ta gloire se manifeste dans cette maladie depuis fort longtemps. Sur le chemin de la guérison physique, je vis une guérison intérieure et une profonde transformation qui me fait découvrir ma mission. Je l'embrasse donc, heureuse de comprendre enfin que ce que j'avais pris pour un plaisir est en réalité une mission.

Puisque j'ai décidé d'utiliser mes talents, ceux-là même que tu m'as donnés, tu vas les faire fructifier et m'accompagner chaque fois que j'aurai la sincère volonté de te plaire. Papa, tu es là et tu le seras toujours. Ton omniprésence est une révélation pour moi. Encore une ! Tu ne te contentes pas d'être tout-puissant, tu es omniprésent. Ta toute-puissance est quelque chose qui m'a toujours plu. Tu peux tout faire. Rien ne t'est impossible (Luc 1 : 37). J'ai toujours trouvé cela merveilleux et j'ai beaucoup vécu en attendant la manifestation de cette toute-puissance. Il n'y a pas de mal à cela. Cependant, compter uniquement sur ta puissance peut mener à la désillusion si on n'y associe pas ton omniprésence. C'est un cadeau que d'en prendre conscience et de le vivre. Autrement, l'attente peut se révéler pénible. L'action palpable vient après la présence. Chercher l'action sans prendre conscience de la présence, c'est chercher en vain. On finit par s'impatienter de ne point voir le miracle se produire. Or c'est tous les jours que se manifeste le miracle.

Daddy, je t'aime et il ne saurait désormais en être autrement. Tu m'as aimée le premier et depuis toujours. Mais je n'en ai pas toujours été consciente. Papa, quand tu m'as fait l'immense grâce de réaliser ta présence pour la première fois, c'est comme si j'avais enfin senti ton manteau me frôler alors que j'étais concentrée à regarder la porte dans l'espoir de te voir surgir. Le regard fixé dans une même direction, j'étais lasse d'attendre en vain. J'ai consenti à tourner la tête pour prendre du répit et je t'ai vu. Quelle surprise mais aussi quelle joie ! Ainsi donc, tu étais là quand je pleurais et tapais du pied, me demandant à quand la fin de mon calvaire. Tu entendais tout, mieux, tu me consolais, tu m'assistais. Cet air frais qui me caressait le corps et pénétrait mon cœur était donc ton souffle bienveillant. Quand je m'endormais de douleur, c'est donc toi qui veillais sur moi pour que je me réveille ragillardie ! Oh Abba, tu étais là, tu as toujours été là. Je m'en suis enfin rendu compte. Je suis sincèrement désolée

pour toutes les fois où je t'ai accusé de m'avoir abandonnée ou d'être demeuré sourd à mes prières. Mais, dans ton infinie miséricorde, je sais que tu me pardonnes mon ignorance et mes fausses accusations, tout heureux que tu es que je vienne enfin à toi. Oui papa, je viens enfin à toi. Je ne guette plus ta venue la mort dans l'âme. Car tu ne viendras pas puisque tu as toujours été là et ta présence me rassure. C'est moi qui dans mon ignorance et mon impatience me suis éloignée de toi.

Et puisque tu es là papa, tu agis. Ta présence ne saurait être vaine. Tu agis dans l'ombre comme dans la lumière. Tu es souverain. Tu fais ce que tu veux. Et tout ce que tu veux est bon, car tu es foncièrement Amour. Alors, je ne m'inquiète plus de ce que tu fabriques lorsque tu fais silence. Même quand je pense déceler quelque chose qui ne m'arrange pas, je ne panique plus. Avec toi, rien n'est vain, tout est grâce. Désormais, réalisant ta présence et ton action, plus rien ne justifie l'angoisse, la peur, l'inquiétude, l'anxiété ou toute autre émotion malfaisante.

Père, tu agis au dedans de moi. Tu me transformes à mon insu mais pour mon bien-être. Sans cette transformation que tu opères en moi, il me serait impossible de vivre ta présence, l'apprécier et désormais la rechercher continuellement. Je la chéris comme le trésor qu'elle est et que tu m'offres si généreusement. C'est elle qui me fait saisir que rien, absolument rien ne peut me séparer de ton amour.

Transformée n'était pas encore publié, mais j'ai rencontré plusieurs personnes que mes textes via Facebook (Annie-Josiane Sessou) et mon blog (www.ajsante.org) ont touchées. Ces personnes m'ont raconté plusieurs anecdotes pour me témoigner combien mes écrits les réconfortent souvent et les exhortent à aller de l'avant malgré les vicissitudes de la vie. Cela m'a galvanisée et j'ai fait du forcing pour qu'une licence d'édition puisse être cédée à un éditeur béninois. Les négociations n'ont hélas pas abouti. J'ai alors, encore une fois, tout remis entre tes mains. Et l'espérance ne m'a pas désertée. Ce n'était pas l'espérance de pouvoir faire imprimer le livre à Cotonou, mais plutôt l'espérance que tout soit toujours ta volonté. L'espérance que ce ne soit finalement pas mon caprice qui se réalise mais ta sainte volonté. J'ai la ferme conviction que *Transformée* se retrouvera partout où tu l'as prévu et que, même s'il n'a pu être distribué en Afrique francophone pour l'instant, c'est encore un effet de ta volonté qui répond parfaitement à tes plans. Je ne m'inquiète alors plus de rien.

Aujourd'hui, plus de trois mois après avoir achevé ce manuscrit en espérant qu'il soit publié en septembre, il n'en est rien. Quand j'ai constaté que, divers impondérables retardaient la publication, j'ai abdiqué et pensé très sincèrement : que ta volonté soit faite, chef !

Puis, cette rencontre en septembre dernier dans le studio d'une radio locale a réveillé quelque chose en moi. Le lendemain, j'ai pris la décision que ce livre serait offert complètement gratuitement, comme ta grâce dont tu ne cesses de me couvrir. Oh, c'était donc ça ta volonté ! J'ai revu plusieurs événements entourant cet ouvrage et je m'amuse de ce que tu m'avais soufflé cette volonté depuis fort longtemps mais j'avais été trop distraite pour la saisir. Papounet, tu es un farceur ! J'adore ton espièglerie. Je t'aime.

Offrir complètement ce livre, pour moi, c'est un cadeau inouï que je reçois avec force gratitude. Je ne l'aurais peut-être pas reçu ainsi si je ne m'étais pas heurtée au défi initial de la distribution de *Transformée* en Afrique francophone.

Papa, merci pour ce cadeau que tu me donnes l'occasion de faire. Merci pour tous les jours de ma vie. Merci pour tous ceux que tu mets sur ma route. Ils m'aident tous à t'aimer davantage. Tout me ramène

à toi. Les défis que je rencontre me rappellent sans cesse que je suis très faible. Dans cette faiblesse extrême, je recherche le soutien du plus fort, toi. Et tu me combles toujours. Je t'aime davantage. Les déceptions et trahisons me peinent, mais je n'ai pas de haine. Je suis triste des défis que ça m'amène à devoir surmonter, mais je suis sereine car je sais que tu es avec moi.

Merci de ce que cette maladie est un miroir dans lequel je me vois telle que je suis réellement. Petite, faible, fragile, en fait rien. Oui, c'est bien ce que je suis : Rien. Cette découverte ne me désole cependant pas. Au contraire, elle me ravit, car la vacuité du néant est une invitation à la plénitude, une occasion de se réaliser. Partant de rien, on peut tout accomplir. Et dans mon désir de me réaliser selon la destinée que tu m'as tracée, je saisis que la souffrance que je traverse n'est pas vaine, ni pour moi ni pour les autres. Elle me met à terre mais élève autrui. Parfois, quand je reçois les témoignages de mon entourage de mes lecteurs, je me bidonne à fond en invectivant la maladie : « Tu ne vaincras jamais ! Car ce que les autres tirent de ce que tu me fais subir, c'est toute une victoire. Tu es déjà vaincue et ça ne fait que commencer. J'ai définitivement pris le dessus sur toi. Vois-tu, je vais continuer de raconter aux autres tous les enseignements que je tire de tes affres. Tu ne m'auras pas. Je t'ai déjà damé le pion ! ». Je fredonne alors cette chanson apprise au cours d'une retraite à Abidjan.

C'est Jésus qui règne, tu n'as pas d'autorité, maladie.

Il règne, tu n'as pas d'autorité.

C'est Yahvé qui règne, tu n'as pas d'autorité.

Il règne, tu n'as pas d'autorité...

Oui papa, c'est toi qui règnes. Et tu règnes à jamais. Tu es au-dessus de toute chose. Tu es l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, toi le créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible. Tu es avec moi, je ne crains donc rien ! Mon papa est le plus fort !

Béni sois-tu papa, toi mon Seigneur et mon Dieu !

FIN